

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX

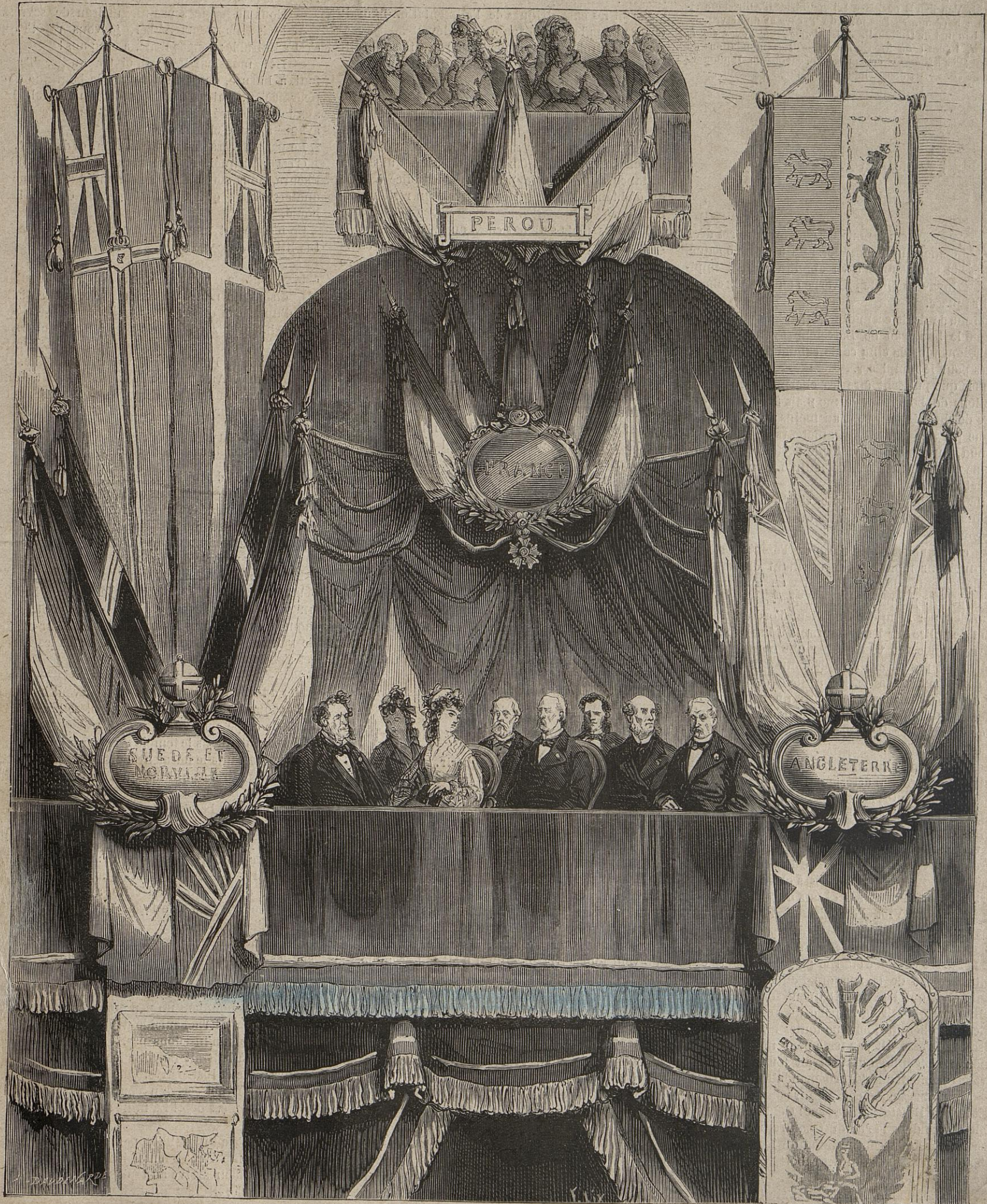
13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N^o 956 — 7 Août 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



M. Buffet. Grande-duchesse Constantin. M. Caillaux. Le maréchal, Duc Decazes. Général de Cissey.

OUVERTURE SOLENNELLE DU CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE. — La loge du Maréchal-Président. — (Dessin de M. Lix, croquis de M. Dick.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — L'Exposition et le Congrès géographiques, par M. de Compiègne. — L'impératrice d'Autriche à Fécamp. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Fêtes et concours : Tarbes, le Havre, Boulogne-sur-Seine. — L'Eglise de bois, nouvelle, par H. Piron. — Les fêtes municipales de Londres. — Le désastre de Pesth-Bude. — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — M. Jacquemin.

GRAVURES : Le Congrès géographique : Loge du maréchal-président; la séance d'ouverture; la collection javanaise de M. Van den Broeck. — L'impératrice d'Autriche arrivant à Fécamp. — Les fêtes de Tarbes et du Havre. — Le banquet de Guildhall. — Le Passage de Vénus sur le Soleil, tableau de M. Ehrmann. — Les inondations de Bude (Pesth). — Le concours d'orphéons de Boulogne-sur-Seine. — M. Jacquemin, enseigne de vaisseau.

COURRIER DE PARIS

ATTENTION à nous, la concurrence est décidément une chose terrible à notre époque, et jamais on n'a vu appliquer aussi impitoyablement le proverbe : Qui va à la chasse perd sa place.

Comme je lisais ce matin les papiers publics, j'y vis que le bourreau de Barcelone ayant donné sa démission, plus de cinq cents candidats se sont présentés pour le remplacer.

Quels que puissent être les charmes occultes des fonctions de bourreau, je me plais à supposer que celles de chroniqueur sont au moins aussi tentantes et que par conséquent les amateurs ne manquent pas non plus pour convoiter le poste de ceux qui, comme moi, sont chargés de tenir à jour les livres de l'actualité.

Attention donc, je le répète. C'est un bon stimulant que de savoir que quatre ou cinq mille candidats vous regardent.

En conséquence, stimulé par l'émulation, j'ai accumulé sur mon bureau un mont de notes, de renseignements, de racontars. Il y en a même tant que je ne sais pas par où commencer.

Parbleu! par l'enquête que vient d'ordonner M. le préfet de police sur les restaurants à bas prix, où le pauvre monde s'en va chercher une nourriture qui, si elle n'est pas saine, s'en dédommage en n'étant pas non plus abondante. Les *mystères des casseroles!* Il y aurait à écrire sous ce titre un livre à la fois pittoresque et historique. Mais je dois le dire, notre époque ne brillerait pas précisément dans ce volume-là.

Les mœurs gastronomiques d'aujourd'hui sont devenues d'un banal désespérant.

Parlez-moi du Paris mangeant d'il y a vingt ans. Dans cent coins divers, ce Paris-là recelait des excroissances de tous genres.

Au quartier Latin, que n'avait pas encore traversé de part en part le boulevard Saint-Michel, c'étaient à chaque pas des surprises en ce genre. L'immortel Flicotteaux et ses diners à treize sous, Viot l'aquatique et Viot l'empoisonneur pratiquaient dans leurs arrière-boutiques d'in vraisemblables mélanges et des ratatouilles indéfinissables.

Sur la rive droite, c'était le grand Katcomb et sa petite taverne de la rue des Petits-Champs. Katcomb, chez qui l'on faisait queue son assiette à la main pour obtenir la tranche du rosbif consacré; Katcomb, chez qui, lorsque toutes les tables étaient prises, on s'asseyait par terre pour manger sur ses genoux; Katcomb, qui tutoyait toute sa clientèle et vous répondait quand on demandait une serviette : — Tu manges donc comme un pourceau?

Et le père Biffetot, autre type! Celui-là tenait une table d'hôte dans la rue du Chantre, une rue qui a disparu lors de la continuation du Louvre. Le père Biffetot recevait surtout des cabotins et des rapins. Une clientèle scabreuse, s'il en fut.

Mais le bonhomme, un malin, s'était arrangé pour ne jamais perdre.

Voici le procédé qu'il employait :

Si un consommateur lui demandait crédit à la fin du dîner, le père Biffetot arrivait dans la salle, et, d'une voix retentissante :

— Messieurs, votre camarade un tel (et il le rom-mait) se trouve si gêné aujourd'hui qu'il ne peut pas payer son dîner. Vous ne refuserez pas de faire une petite cotisation entre vous pour payer à sa place.

Le truc avait un double avantage.

D'abord la cotisation remboursait le papa Biffetot. Ensuite, la frayeur d'être cité ainsi à l'ordre du jour de la misère empêchait les gens de recommencer.

Parmi les excentriques de l'alimentation figurait encore l'Anglais de la route de la Révolte.

Ah! le drôle de tavernier! Au rôti, il se levait, et il fallait que tous ses pensionnaires entonnassent avec lui le *God save the queen*.

Aujourd'hui, tout se passe, dans les gargotes, avec une monotonie désespérante. On y est empoisonné sans gaieté.

Les excentriques cependant n'ont pas tous disparu, car en ce moment même il y en a un qui est en instance auprès de la préfecture de police à seule fin d'obtenir l'autorisation d'ouvrir un restaurant-loterie.

Tous les plats seraient cotés au prix uniforme de 25 centimes. Mais on n'aurait pas le droit de choisir. Contre ces 25 centimes, on tirerait un numéro indiquant le plat désigné par le sort.

La plupart de ces mets ne seraient que d'affreux arlequins; mais, pour affriander le client, il y aurait une douzaine de gros lots composés de volailles, gibier, truffes.

Le pauvre hère arriverait toujours avec l'espoir de gagner ce soir-là le lot de faisan, et de faire ainsi connaissance avec des voluptés à lui inconnues.

Pas si maladroite, la façon d'amorcer. Reste à savoir si l'on considérera que cette tombola nutritive tombe sous le coup de la loi qui prohibe toutes les loteries.

La nourriture de l'esprit après la nourriture du corps.

On annonce avec un certain fracas qu'un jeune enfant de quatorze ans vient de présenter au comité de lecture du Théâtre-Français une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *Marggyane*.

Nous nous permettrons tout d'abord de faire remarquer que présenter une comédie a toujours été à la portée de tout un chacun. Jadis, vers 1850, il y eut un poète qui se fit faire des cartes de visite sur lesquelles on lisait :

JULES DUMAIS

Auteur dramatique,

Sept fois refusé par le comité de lecture de l'Odéon.

Titre de gloire facile à conquérir.

Par conséquent, le fait de la présentation d'une pièce en cinq actes n'a rien d'émouvant en soi. Au collège, nous avons presque tous dans notre pupitre un lézard et une tragédie commencée. Cela ne tirait pas autrement à conséquence, et jamais l'on ne parla de nous dans les journaux pour si peu.

Mais la réclame prétend donner de l'importance à la comédie du petit prodige, en assurant à l'avance que l'œuvre est des plus remarquables. Ici, je doute. Je vais même plus loin; je souhaite sincèrement, dans l'intérêt de l'enfant, à qui de pareils éloges doivent tourner la tête, qu'il n'ait fait, comme son âge le comporte, qu'une platitude qui rentrera dans l'oubli.

C'est qu'en effet, les phénomènes de précocité sont atristants à contempler comme une bizarrerie malade de la nature.

On peut citer dans l'histoire quatre ou cinq exemples, au plus, d'enfants prodiges dont la carrière n'ait pas avorté.

Lorsqu'on aborde ce sujet, le nom de Mozart, entre autres, est tout de suite mis en avant.

Qu'est-ce que prouve une exception? Absolument rien.

Auber professait à l'endroit des éclosions prématurées une opinion invariable, qu'il soutenait en toute occasion avec une énergie inébranlable. Toujours au Conservatoire, il s'opposait, autant qu'il

était en lui, à ce que l'on formât des virtuoses en fantins.

Une anecdote le prouvera :

Un jour, un papa vient le trouver :

— Monsieur Auber, j'ai un petit garçon qui est prodigieux.

— Ah! tant pis.

— Il n'a que cinq ans, et il compose des fragments d'opéra qu'il joue sur un piano que je lui ai acheté.

— Je vous plains sincèrement, monsieur.

— Comment!... Je viens vous demander de vouloir bien le prendre au Conservatoire.

— Nous ne sommes pas une maison de sevrage.

— Mais, monsieur Auber, je vous répète que c'est admirable; songez donc, à cinq ans!

— Hé! monsieur laissez-moi tranquille. Tenez, tout à l'heure, en passant devant la boutique d'un pharmacien, j'ai vu un fœtus dans un bocal. Lui aussi était pressé d'arriver. Croyez-vous que ça l'ait avancé à grand'chose?

Le papa terrassé ne répliqua rien, et disparut.

C'est pourquoi, comme nous le disions tout à l'heure, nous souhaitons sincèrement à l'auteur de quatorze ans, qui a fait *Marggyane*, d'être black-boulé.

Ce n'est point une position sociale que d'être fœtus littéraire.

Puisque nous sommes dans les singularités, disons un mot d'un autre poète qui se distingue d'une façon différente.

Ce rimeur bizarre a pris part à un concours de cantates ouvert par la direction de l'Exposition internationale de l'industrie fluviale et maritime. Il a été couronné. Aux palmes de la gloire, était jointe une somme rondelette. En général, tout barde est disposé à répéter cette variante aux vers :

Si cinq cents francs m'étaient comptés
J'y prendrais un plaisir extrême.

Ici, il s'agit de mille francs. Comment se fait-il que cette récompense, plus qu'honorifique, n'ait pas encore été réclamée? On se perd en conjectures.

La plus vraisemblable est peut-être que l'auteur de la cantate, en attendant qu'on le couronne, a eu le temps de mourir de faim.

Mais non. Le Parnasse aujourd'hui est le plus court chemin de la réputation à la fortune. Publier un volume chez Lemerre est la première étape par laquelle passent tous les malins. On est sûr ensuite de voir tous les chemins s'ouvrir, toutes les barrières s'abaisser.

Peut-être — supposition plus probable — le cantatier a-t-il, dans l'intervalle, passé devant la Bourse à l'époque où le Mobilier Espagnol se livrait à ses sauts de carpe extravagants.

Il sera entré dans le temple grec, aura joué comme tous les passants le faisaient alors, et aujourd'hui il est millionnaire, ce qui fait qu'il dédaigne les mille francs de la muse, ou... suicidé, ce qui fait qu'il en a encore moins besoin.

A propos de jeu, la curiosité du jour, c'est le volume de M. Carle des Perrières : *Rien ne va plus*.

Il est très-exact, très-pittoresque, très-topique, ce volume, où se trouve décrite avec la précision d'une photographie une façon d'existence qui aura bientôt disparu.

M. Carle des Perrières conte une foule d'anecdotes sur les joueurs, sur la roulette, sur le trente-et-quarante; elles sont la plupart charmantes.

J'aurais souhaité qu'il trouvât toutefois pour son œuvre un dénouement un peu moins banal que le fameux et sempiternel suicide de la fin.

Mais nous n'insistons pas. C'est un détail qui n'ôte rien à l'attrait de cette lecture, à la fois humoristique et instructive. Que d'anecdotes cependant le spirituel écrivain pourrait ajouter à celles qu'il a racontées déjà! La mine est vraiment inépuisable.

Comment a-t-il oublié, par exemple, celle que Cham raconte avec sa fantaisie désopilante?

Un monsieur arrive au tapis vert.

Impassible, il met un billet de mille francs à rouge.

La noire gagne.

Mais au moment où le râteau va s'allonger, le monsieur bondit, reprend son billet en s'écriant :

— Perdre le pain de mes enfants, jamais!

Et il se sauve à toutes jambes, laissant les croupiers cloués sur place par l'ahurissement.

Un beau mot à enregistrer encore, c'est celui de ce vieux chef de partie que tous les touristes de Bade ont connu.

Quand on lui parlait d'un joueur qui avait gagné, il répondait invariablement :

— Oui, nous lui avons prêté hier telle somme!

~ C'est ce même bonhomme qui eut à propos de Garcia un commentaire étourdissant.

On lui annonçait que ledit Garcia était parti de Hombourg emportant deux millions.

— Il est capable de nous en dépenser la moitié avant de revenir, soupira-t-il.

Le livre de M. des Perrières compte d'ailleurs plus d'un trait de cette saveur.

Cela va être le compagnon obligé de tous les voyages de cet été, ce que je ne sais plus qui appelait ingénieusement un *trompe-wagon*.

~ Ouvrira-t-il? n'ouvrira-t-il pas?

On continue à faire des paris à propos du futur Hippodrome.

Je suis en mesure de calmer les angoisses de ceux qui brûlent de revoir ces jeux équestres évolués en plein soleil.

On a repris les travaux interrompus.

Il y a plus, j'ai vu, de mes yeux vu, s'acheminer vers l'Hippodrome futur un char antique qui doit servir de modèle pour les courses à l'instar de Rome.

La vérité me force à ajouter que ce char n'était pas précisément d'une élégance artistique. Rien qu'un plancher avec une balustrade en osier.

Mais quand on aura disposé là-dessus un bout de draperie rehaussé de clinquant, cela fera tout de même son petit effet.

Préparez-vous donc à revoir les beaux jours d'autrefois.

Il ne manquera à la fête que feu Arnault, l'inimitable, l'incommensurable feu Arnault qui, à propos de ses exhibitions mythologiques, vous disait avec conviction :

— Figurez-vous que j'ai encore été obligé de faire arrêter ce matin ma Vénus, qui avait volé une tabatière en argent à Minerve.

~ Les voyageurs pour les États-Unis, en voiture!

Si l'on n'en est pas tout à fait là, il s'en faut de peu. A peine le projet de tunnel entre la France et l'Angleterre est-il sur le tapis, qu'on parle d'un chemin de fer sous-marin entre l'Europe et l'Amérique.

En attendant, un ingénieur vient de construire le modèle d'un bâtiment qui a la prétention de faire ses dix lieues à l'heure. On ira à New-York en cinq jours.

Cela ouvrira des horizons nouveaux aux gérants en fuite, qui commençaient à trouver Bruxelles trop monotone.

On en parlait hier.

— Ce sera charmant, fit quelqu'un. L'Amérique sera à une portée de faux de la Bourse.

~ O mes illusions!

J'avais lu, comme tout le monde, les détails sans nombre donnés par les journaux sur la merveilleuse découverte de M. de la Bastie. Je crois même que j'eus l'occasion de me faire l'écho des dithyrambes colportés en l'honneur du *verre incassable*.

Or, l'autre jour, je m'étais rendu à l'Exposition des Champs-Élysées.

Là, parmi les exposants, j'aperçus un monsieur qui avait l'air de jouer au petit palet avec des bobèches de verre mousseline. J'approchai naturellement et je lus : *Verre trempé*.

Il paraît que c'est le nom décidément adopté par M. de la Bastie pour son produit.

L'exhibiteur daigna même m'expliquer que le mot *incassable* avait paru trop ambitieux, parce qu'enfin avec des efforts on arrivait à casser quand même le produit nouveau.

Cette façon de plaider la circonstance atténuante m'avait déjà, je l'avoue, mis un peu en défiance; mais je me dis qu'en somme l'occasion était tentante et que le plaisir d'étonner autrui valait bien les 80 centimes que l'on me demandait pour une des bobèches fabriquées par le procédé breveté. Je payai donc et j'emportai. Aussitôt arrivé chez des amis qui m'attendaient à dîner, je n'eus, comme de raison, rien de plus pressé que de tirer de ma poche la bobèche miraculeuse.

— Vous allez voir, dis-je d'un air capable.

— Quoi donc?

En même temps, je laissai nonchalamment tomber la bobèche par terre. Crac! Elle exhalait, comme une plainte, un son fêlé, et se cassa en vingt morceaux. Vous pensez si l'on me rit au nez.

— C'est qu'il est *mal* tombé, s'exclama un des assistants.

Charitablement donc, je crois devoir prévenir ceux qui seraient tentés de m'imiter qu'ils auraient tort de vouloir stupéfier leurs contemporains comme je l'ai fait moi-même. Hélas! le fameux verre trempé, si j'en juge par cette expérience, n'en est encore qu'à son enfance. Journaux, mes frères, vous avez vendu trop tôt la peau de l'ours.

Que de choses d'ailleurs à notre époque se donnent pour incassables dont la solidité ne résiste pas à l'épreuve! Amour, amitié, vertu, conviction... que d'*incassabilités* trompeuses!

~ L'Opéra va reprendre *le Comte Ory*; aussi déjà pleuvent les anecdotes sur Rossini et sur Nourrit, le grand chanteur, dont ce fut peut-être le meilleur rôle.

Rossini, ayant entendu, pour la première fois, chanter *Guillaume Tell* par Duprez, s'était écrié :

— Nourrit n'était qu'un traducteur, Duprez est un collaborateur.

C'est peut-être ce mot-là qui frappa mortellement l'infortuné chanteur, que depuis lors le succès de son rival obséda toujours.

Il ne faudrait pas croire pour cela que Nourrit fût un esprit mesquin; c'était, au contraire, un galant homme dans toute l'acception du mot.

Obligé, généreux, cordial, il était adoré de tous ceux qui l'approchaient, et il fut regretté par quiconque l'avait connu. Mais il eut cette faiblesse de ne pouvoir résister à la douleur que lui inspira l'avènement d'un concurrent victorieux.

— Je ne l'envie pas, disait-il un jour, mais je me regrette.

C'était vrai, comme le prouve le fait suivant :

Un matin, ce même ami, de qui je tiens le fait, arrive chez Nourrit.

Comme il avait ses grandes et petites entrées, il va droit à la chambre du ténor. Personne.

Il regarde dans le salon. Personne.

Enfin, il ouvre la porte d'un petit cabinet-boudoir. Là, il aperçoit Nourrit assis devant une table.

Sur la table, une aquarelle où il était représenté dans le costume de *Guillaume*.

Et Nourrit, tout seul, pleurait en contemplant cette image.

Que pourrait-on imaginer de plus terrible que cette scène muette?

~ Un mot plein de cœur peignant tout entière lady Franklin, qui vient de mourir en Angleterre.

On sait quel admirable dévouement elle consacra à la recherche de son mari, qui avait disparu, et quelle inconsolable douleur elle montra jusqu'à la fin?

Sa demeure était comme le musée du souvenir; elle avait réuni autour d'elle tout ce qui rappelait son mari, tout ce qu'il avait touché depuis son enfance jusqu'au jour où il alla trouver dans les mers du Nord une mort ignorée.

Dans les dernières années de sa vie seulement, lady Franklin renonça à l'espoir de revoir celui qu'elle avait tant aimé. Mais en même temps elle était entrée dans une phase de résignation tout à fait touchante, et elle disait à ses amis :

— Je crois bien à présent qu'il ne reviendra pas vers moi, mais je sens que je m'en vais vers lui.

~ L'Académie française vient de faire acte de

courage. Elle a mis au concours, pour l'année 1876, le sujet suivant :

Discours sur le génie de Rabelais, sur le caractère et la portée de son œuvre.

Vous vous demandez peut-être ce qu'il peut y avoir de courageux dans cette action si simple en apparence. Détrompez-vous. Rabelais, aujourd'hui, est mis à l'index dans un certain monde.

Je n'en veux pour preuve que les violentes diatribes auxquelles ont donné lieu les fêtes célébrées tout récemment à Chinon en son honneur.

Et à ce propos, je ne puis m'empêcher de plaindre amèrement le caractère français.

Je crois que nous sommes, en Europe, les seuls de notre espèce. Nous passons notre temps à démolir tout ce qui peut faire notre gloire nationale. Il n'est pas d'écrivain qui n'ait été en butte aux attaques les plus passionnées, aux injures les plus brutales.

Que ce soit esprit de parti, envie ou tout autre mobile, le fait est que nul n'est épargné.

A l'étranger, la célébrité des grands penseurs est considérée comme un patrimoine commun sur lequel tout le monde veille avec une égale sollicitude.

Chez nous, ce patrimoine, c'est à qui le dilapidera. On dirait que nous voudrions arriver à passer, aux yeux du monde, pour un peuple d'imbéciles.

Ah! tu sors de l'alignement, homme de génie! Attends un peu! On va s'acharner après toi jusqu'à ce que ta réputation mutilée, décapitée, ne puisse plus offusquer les crétins d'alentour.

~ Les hasards de l'improvisation...

L'autre jour, on plaidait au Palais une affaire d'héritage.

Il s'agissait d'une cause assez embrouillée et d'un codicille qui, — prétendait une des parties, — annulait les legs antérieurement stipulés.

Là-dessus, M^e C..., un des avocats, se lève, et sans le faire exprès :

— Messieurs,

Défenseur de l'*ancien testament*, je viens, en protestant, discuter des témoignages qui ne me paraissent pas *catholiques*.

M^e C... a obtenu du coup un succès d'hilarité sur lequel il n'avait pas compté, ainsi que le démontra sa contenance ahurie.

~ Le duel est un sujet d'une perpétuelle actualité.

Un mot de Carrel à ce sujet.

Mot d'une impitoyable férocité.

Carrel avait eu des démêlés avec un journaliste de cinquième ordre qui, après l'avoir insulté, se débattait toujours.

Une fois, cependant, les injures avaient pris un tel caractère que Carrel fit prévenir l'individu que s'il refusait encore de se battre il le souffletterait chaque fois qu'il se trouverait en face de lui.

L'autre essaya de reculer encore.

Carrel alors lui écrivit une lettre qui se terminait ainsi :

« Vous me rendrez raison ou vous serez publiquement déshonoré. Quant au choix des armes, je prends le pistolet. On ne chasse le lièvre qu'à poudre... »

~ Ils vont bien, les mendiants!

Un de nos amis habite la campagne aux environs de Paris.

Il est assailli sans cesse par des quémandeurs de toute sorte, parmi lesquels le plus terrible était un joueur d'orgue, qui, deux fois par semaine, venait moudre des airs odieux sur son instrument jusqu'à ce qu'on se fût décidé à lui donner quelque chose.

Mon ami, voyant qu'il fallait capituler, consacra dix sous chaque fois à la libération de son petit territoire envahi par ce persécuteur.

Dès les premières notes de l'orgue, on court porter sa redevance à l'homme, qui s'en va.

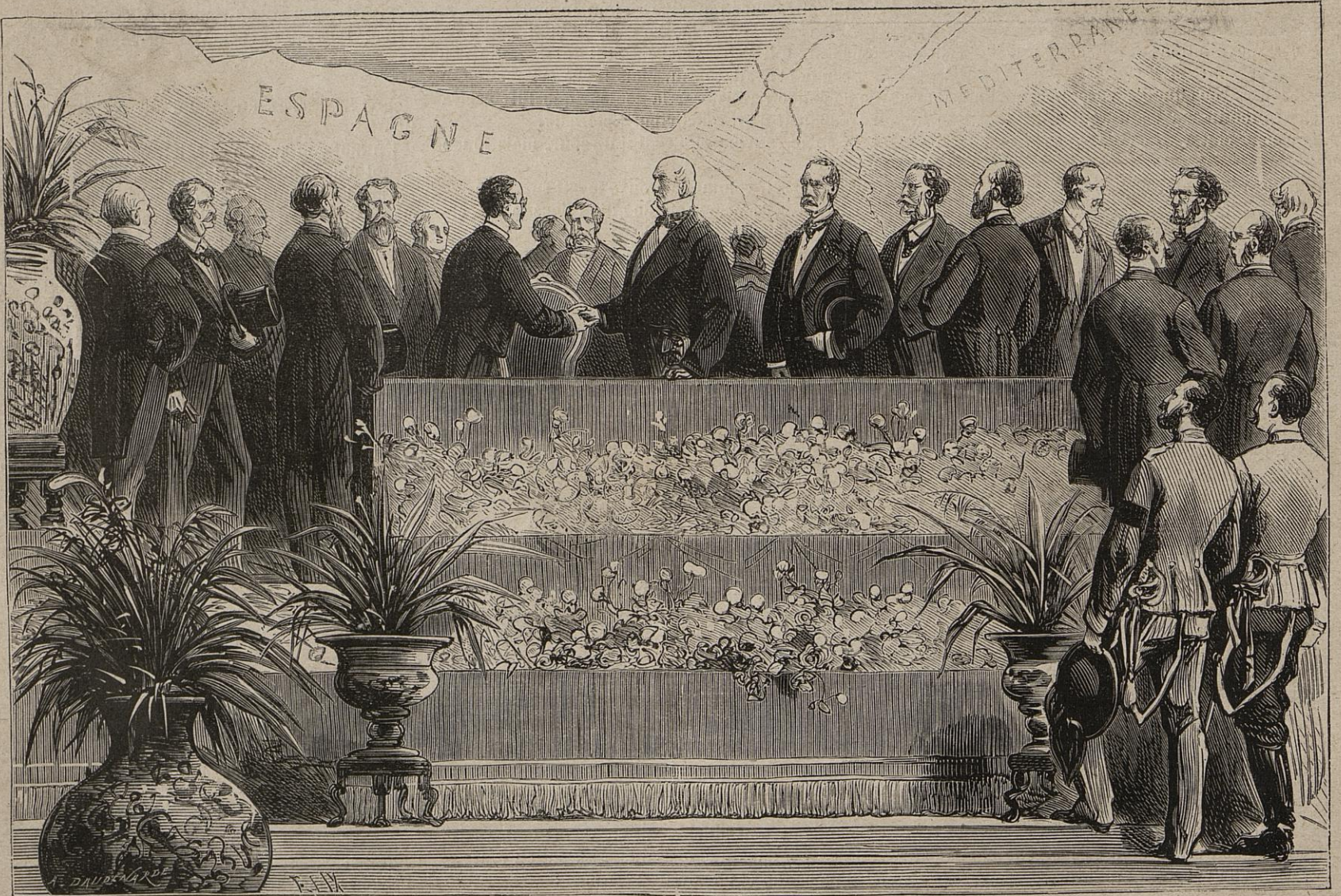
Or, hier, comme mon ami la lui remettait lui-même :

— Puisque monsieur ne me laisse plus jouer, dit l'audacieux gaillard, il est inutile que je me dérange, et monsieur serait bien aimable de m'envoyer désormais mon argent à l'adresse que voici...

PIERRE VÉRON.



FÉCAMP. — L'impératrice d'Autriche reçue par le maire à la gare. — (Dessin de M. Valnay, croquis de M. G. Bordèse.)



Membres du Congrès d'Anvers. L'Haë-Steenhuysse (Belg.). La Roncière. (Fr.). Unfally (Hong.). Rawlinson (Anglet.). Correnti (Italie.). Beaumont (Suis.). Vath (Holl.). Schweinfurth (Égypte). Semenov (Russie.).

CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE. — Le président d'Anvers remet la présidence à l'amiral La Roncière. — (Dessin de M. Lix, d'ap. croq. de M. Dick.)



1-3. Raksasas (génies, dieux lares). — 2. Siwa. — 4. Raksasa, gardien du poignard. — 5. Hachette. — 6. Trident de pêche. — 7. Dragon. — 8-9. Animaux fantastiques (attributs de divinités).
 10. Crosse de fusil de Bornéo. — 11-12. Klewangs, sabres des Dayaks de Bornéo. — 13. Couteau de santri (prêtre). — 14-15. Kriss et son fourreau.
 16. Lance employée dans les gerdses (postes de police). — 17. Badanyol (dieu de Bali). — 18. Enlèvement de Sita par Ravana. — 19. Panggeran (dieu de Bali). — 20. Banaspati (dieu de Bali).

EXPOSITION DE GÉOGRAPHIE. — Idoles et armes javanaises de la collection de M. F. Van der Broëck (section française).

(D'après nature par M. Scott.)

L'EXPOSITION

DES

SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

Ouverture du Congrès

C'EST avec une solennité digne de ce grand événement qu'a été inauguré dimanche dernier le Congrès international des sciences géographiques.

Une heure avant l'ouverture de la séance, la vaste salle des États, richement ornée de tentures vertes et or, décorée des drapeaux de toutes les puissances représentées au Congrès, se remplissait de l'élite du public parisien. Les tribunes furent bientôt garnies comme un jour de première.

A trois heures cinq, le maréchal de Mac-Mahon, toujours la ponctualité même, vint prendre place dans la tribune réservée au chef de l'État. MM. Buffet et le duc de Broglie l'accompagnaient. Quelques instants après venait s'asseoir près de lui S. A. I. la grande-duchesse Constantin : on sait que le grand-duc Constantin est président de la Société impériale de géographie russe, et la grande-duchesse Marie avait tenu à représenter en cette circonstance son auguste époux.

A trois heures et demie, la séance a été déclarée ouverte; en ce moment, le bureau était occupé par la commission du Congrès d'Anvers, sous la présidence de M. d'Hane-Steenhuysse. M. l'amiral La Roncière Le Noury et les futurs vice-présidents du Congrès de Paris étaient assis au bas de l'estrade.

M. d'Hane-Steenhuysse, et non pas M. Ruelens, comme l'a dit le *Figaro*, a pris le premier la parole; il a rappelé que le Congrès d'Anvers, frappé des grands résultats obtenus pendant ses réunions, avait, avant de se séparer, désigné une commission permanente chargée d'établir un nouveau congrès international dans l'une des grandes capitales de l'Europe; après avoir essuyé le refus de diverses grandes villes, ce Comité s'est enfin adressé à la Société de géographie de Paris, qui, grâce à l'initiative de quelques hommes dévoués, a accepté la difficile mission de réunir dans ses murs le second Congrès international des sciences géographiques.

M. d'Hane-Steenhuysse a ensuite rendu hommage à quelques hommes illustres, notamment à notre compatriote M. de Lesseps; à l'unanimité, le Congrès d'Anvers avait proposé de donner à l'isthme de Suez le nom de « Bosphore de Lesseps; » mais dans sa modestie, M. de Lesseps s'est dérobé à cet honneur; lorsque l'orateur a prononcé le nom de notre malheureux compatriote Francis Garnier, un tonnerre d'applaudissements a retenti comme dernier souvenir à la mémoire de ce martyr de la science.

Enfin, M. d'Hane-Steenhuysse a annoncé qu'il allait remettre le fauteuil de la présidence à M. l'amiral La Roncière Le Noury, et que le bureau du Congrès d'Anvers allait faire place au bureau du Congrès de Paris. Au moment où l'illustre président de la Société de géographie française s'est avancé sur l'estrade, M. d'Hane-Steenhuysse a déposé entre ses mains une médaille offerte par les membres de l'ancien Congrès d'Anvers, en commémoration de ce grand événement.

Dans un langage plein d'élévation et de noblesse, il a exprimé l'immense satisfaction qu'il éprouvait en voyant de nouveau l'Europe intellectuelle prendre le chemin de notre capitale, la ville hospitalière par excellence; puis il a démontré l'importance de la géographie et le rôle qu'elle est appelée à jouer dans toutes les situations.

Il s'est applaudi de voir réunis dans cette enceinte l'élite des hommes savants de toutes les nations de l'univers qui mettent de côté tous les préjugés de la politique et se réunissent pour mettre en commun leurs lumières et travailler ensemble aux progrès de la science. M. l'amiral La Roncière a terminé en exprimant la conviction que ce Congrès international de géographie serait un pas important vers la grande œuvre de pacification que nous appelons de tous nos vœux. Après M. le président de la Société de géographie française, ont pris la parole tous les présidents des principales Sociétés de géographie de l'Europe; chacun d'eux a, dans sa langue natale, prononcé quelques

paroles émues et chaleureuses. M. de Richtoffen, le grand explorateur de l'Asie centrale, pour la Société de Berlin, le colonel Rawbion pour celle de Londres, M. de Beaumont pour celle de Genève, qu'il a appelée la fille dévouée de la Société de géographie de Paris, etc., etc.

Le dernier qui s'est levé est un homme jeune encore, avec de longs cheveux, des traits accentués et un teint brûlé par le soleil; il s'exprime difficilement en notre langue et semble affaibli et malade : c'est le docteur Scheveinfurth, le voyageur africain, l'un de membres de cette trinité illustre qui a nom Nachtigal, Rohlf, Scheveinfurth, sans lesquels une partie considérable de l'Afrique serait encore inconnue de nous.

Après lui, M. le baron Reille a parlé au nom du commissariat général.

Grande doit être notre reconnaissance à M. le baron Reille, commissaire général du Congrès, à M. le capitaine de Torey, commissaire général adjoint, et à tous leurs auxiliaires du commissariat. C'est sans contredit à leur intelligence et à leur zèle infatigable que l'on doit le succès du Congrès international des sciences géographiques, et certes ce succès a été complet et universellement applaudi.

Les Collections de M. François Van den Broëck

En 1406, aux grands jours de l'islamisme, les Arabes envahirent Java, et, le cimeterre à la main, y établirent la religion du Prophète. Java était alors bouddhiste.

Devant la persécution, les prêtres de Bouddha s'enfuirent dans l'île de Bali, où ils emportèrent leurs dieux, et un assez grand nombre d'hommes du peuple, trop pauvres pour s'expatrier et ne voulant pas cependant renier leur foi, se réfugièrent dans les montagnes, au sud-est de Java : ceux-là s'établirent à Tenger, près d'un puissant volcan auquel ils ont donné le nom de volcan de Brahma : c'est là que leurs descendants vivent encore; chaque fois que le cratère lance des flammes, ils croient voir Brahma manifester sa puissance et l'adorent en silence, attendant que quelque nouvelle incarnation de leur dieu rende à la terre de Java sa splendeur première. Chose digne de remarque ces pauvres fanatiques sont d'une probité à toute épreuve; chez eux, un voyageur peut perdre sa bourse ou sa montre impunément, elle lui sera immédiatement rapportée.

Cependant, l'île de Bali, dépositaire des dieux les plus vénérés du bouddhisme, refuge de ses prêtres les plus illustres, devint bientôt le sanctuaire de cette religion dans l'archipel indien. Quand toutes les autres îles de cet archipel l'eurent abandonnée, elle lui resta fidèle et elle défendit énergiquement son indépendance contre toute invasion étrangère.

En 1845, Bali était encore libre; à cette époque, les Hollandais lui déclarèrent la guerre; malgré une courageuse résistance, ils prirent d'assaut Beliling, sa capitale, et soumirent entièrement l'île à leur domination.

Dès cette époque, un très-riche propriétaire de Java, aujourd'hui presque Parisien, M. François Van den Broëck, dont les ancêtres se sont, dès 1619, illustrés par la défense de Batavia contre le sultan de Bantam, s'est efforcé de recueillir tous les trésors artistiques pris pendant l'assaut de Beliling dans les temples des dieux ou dans les palais des sultans et des radahs; ensuite, pendant douze ans, il a collectionné avec une ardeur infatigable les armes variées à l'infini des Malais, leurs criss aux formes étranges, leurs casse-têtes, leurs javalots, leurs boucliers, et jusqu'à leurs fusils dont le canon est fait d'une barre d'acier creusée avec une patience infatigable; pendant douze ans aussi, M. Van den Broëck n'a rien épargné pour rassembler des objets de toute nature fabriqués dans l'Indo-Chine et dans l'archipel indien, des costumes des habitants, des spécimens de l'industrie locale. Son fils, M. Ernest Van den Broëck, aujourd'hui l'un des commissaires spéciaux de l'Exposition, a continué l'œuvre commencée par son père et rapporté de Java, de Sumatra, de Malacca, etc., une immense quantité de vues qui représentent presque tous les points intéressants de ces magnifiques pays.

C'est ainsi qu'a été composée une splendide collection, dont une partie figure en ce moment à l'Exposition, et dont le *Monde illustré* donne aujourd'hui plusieurs spécimens très-curieux, sur lesquels nous sommes chargé de donner des explications au lecteur.

La première de ces idoles appartenait au radjah de Bali, c'est l'idole gardienne du kriso, ou Réchas; la main droite est creusée de manière à recevoir le kriso que le radjah lui confiait en rentrant : les Malais sont friands de la lame, ils ont le bonnet près de l'oreille et distribuent des coups de couteau aussi facilement que des poignées de main; aussi il leur est interdit de porter le criss au côté; ils doivent le placer derrière leur dos, où il est attaché à la ceinture. Le mouvement qu'ils sont obligés de faire pour y mettre la main avertit leur adversaire et leur donne à eux-mêmes deux ou trois secondes pour réfléchir.

Près de Réchas, nous trouvons une très-belle statuette, qui, au sommet d'une sorte de coupole, à cheval sur un dragon ailé, figure Siva, le génie malvaisant, le dieu destructeur, dont le nom seul fait trembler tous les croyants du bouddhisme; à côté de lui, un oiseau fantastique tient dans l'une de ses pattes un glaive et, dans l'autre, un fruit doré; cette idole était chargée de garder les portes du temple de Bali et les fidèles la tenaient en grande vénération.

Deux singes en bois, l'un vert, l'autre rouge, se font des grimaces affreuses, tandis qu'un sanglier et un loup représentent le 3^e avatar (ou incarnation) de Vichnou.

Deux statues nous montrent l'enlèvement de Rama par le géant Ravana, roi de Ceylan; deux autres nous font voir de très-gracieuses bayadères; enfin, une statue, qui figure trois génies malvaisants, a cela de spécial qu'on la mettait d'ordinaire près du bûcher où l'on brûlait le corps des grands personnages.

Nous ne saurions trop appeler l'attention des visiteurs sur une partie capitale de la collection de M. Van den Broëck, que le défaut de place n'a malheureusement pas permis de reproduire cette fois dans le *Monde illustré*. Il s'agit de quatre grands tableaux peints sur des pièces de coton, et admirables à tous points de vue; deux d'entre eux surtout ont attiré notre attention; le premier représente un guerrier qui lutte seul contre une centaine d'ennemis; il est percé de mille flèches; son sang coule de tous les côtés, et cependant, loin de tomber, il abat tous ses adversaires; mal leur en a pris de l'attaquer, car, sous cette enveloppe humaine qu'il lui a convenu d'adopter, il est *Vichnou*, le dieu immortel.

Le deuxième de ces tableaux a peint un acteur, qui, recouvert de la peau d'une bête fantastique, joue une des scènes de la vie de Brahma-Jouda, héros fameux, encore vivant aujourd'hui dans la mémoire et dans le cœur des peuples hindous; une foule immense suit les péripéties de ce drame, et il est impossible de rendre mieux que ne l'a fait l'artiste malais les passions diverses qui animent les spectateurs. Dans le fond du théâtre, on voit un orchestre, appelé gamblang, accompagné de ses instruments le jeu de l'acteur, et une troupe de danseurs, le corps de ballet de l'endroit.

Il n'existe au monde qu'un seul tableau du genre de ceux que nous venons de décrire, et il est aujourd'hui possédé par le musée de Leyde.

Si nous jetons un coup d'œil sur les panoplies garnies de centaines d'armes qui, presque toutes, sont empoisonnées et dont pas une n'est pareille, nous serons frappés des raffinements incroyables que les Malais apportent dans la confection de leurs engins de destruction; on voit que ce peuple intelligent, brave, susceptible de dévouement, mais vindicatif et cruel à l'excès, s'est ingénié pendant des siècles à trouver les moyens de faire les plus horribles plaies dans le corps de leurs adversaires.

C'est le propre des peuples primitifs et sauvages partout l'univers de fabriquer des armes très-compliquées et d'un aspect étrange, témoin celles que nous nous sommes procurées nous-mêmes chez les Dahouins cannibales et que le Dr Schweinfurth a rapportées du pays des Niams-Niams. Chose singulière! à des milliers de lieues de distance, sans avoir jamais pu communiquer entre eux, les sauvages se rencontrent souvent dans une même invention diabolique.

Comme nous l'écrivions il y a quelque temps, nous avons eu occasion de constater qu'au Gabon, les noirs de ce pays, ne pouvant pas, en raison de l'extrême méfiance qui règne partout, empoisonner leurs ennemis dans leur nourriture, s'en vont, durant la nuit, planter devant les cases de ceux à qui ils en veulent de petits roseaux pointus, trempés dans le poison le plus violent; leurs victimes, en rentrant chez elles, s'écorchent les pieds sur ce petit roseau et meurent quelque temps après dans d'atroces souffrances. Au sujet des sabres malais, M. Van den Broëck me faisait observer une

sorte de tube renfermant de toutes petites flèches empoisonnées. En temps de guerre, les Malais rampent comme des serpents devant les huttes d'un village ennemi, et, là, fichent en terre leurs petites flèches empoisonnées; ils s'en vont ensuite rejoindre leur bande embusquée à l'entrée de ce village, et, poussant leur cri de guerre, commencent un tapage effroyable; les habitants, réveillés en sursaut, s'élancent devant leur porte, et trouvent la mort en marchant sur les flèches piquées en terre de tous côtés.

Je ne sais lequel des deux peuples, malais ou gabonais, a la primauté de l'invention et conséquemment de poursuivre la concurrence.

Les limites étroites dans lesquelles je dois me restreindre m'obligent à borner ici ce travail; disons seulement, en terminant, que les Malais ont aujourd'hui renoncé à fabriquer toutes ces armes, pour acheter celles que leur vendent à bon marché les Européens, et que celles qu'ils ont faites autrefois ont été pourchassées avec une extrême ardeur par les collectionneurs anglais ou hollandais.

Il en résulte que les voyageurs, à Java, qui achètent des lances ou des kriss malais, risquent fort de payer fort cher des objets fabriqués en Angleterre, dans ce Birmingham d'où on exporte indifféremment les armes damassées anciennes de l'Égypte, les monnaies antiques de l'Italie, les javalots des Caffres et les flèches de l' Abyssinie.

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE

A FÉCAMP

L'IMPÉRATRICE d'Autriche est arrivée à Fécamp samedi matin, à huit heures et demie. Le train qui l'a amenée dans cette ville était composé de deux voitures de la cour, dans lesquelles se trouvaient l'impératrice avec sa fille, âgée de huit à neuf ans, ainsi que deux dames d'honneur et deux chambellans, et de cinq voitures où avaient pris place les personnes de sa suite, au nombre d'environ quarante; enfin, deux fourgons affectés aux bagages.

Ce train était conduit par des mécaniciens français, accompagnés d'un ingénieur autrichien, et surveillé par M. de Klauzy, inspecteur général des chemins de fer autrichiens. L'impératrice, qui voyage incognito sous le nom de comtesse Hohenembs, est accompagnée de son aumônier particulier, qui célébrera la messe à l'église de Sassetôt.

M. Linger, intendant de l'impératrice, attendait le train en gare et, aussitôt arrivée, l'impératrice est montée dans sa voiture et est immédiatement partie pour Sassetôt par la route de Valmont, tandis que les voitures de la suite prenaient la route directe. Une foule nombreuse et sympathique attendait l'impératrice aux abords de la gare, où un service d'ordre était fait par la gendarmerie avec le commissaire de police et ses agents. Au départ, l'impératrice a été saluée respectueusement par les personnes accourues pour la voir, et a rendu très-gracieusement tous les saluts. L'ordre a été parfait et aucun accident n'a troublé cette apparition très-courte, du reste, puisqu'il n'y avait aucune réception officielle; M. le maire et M. le vice-consul d'Autriche à Fécamp étaient sur le quai à l'arrivée du train, qui était accompagné d'un inspecteur de la compagnie ainsi que d'un commissaire de surveillance administrative. — M. V.

COURRIER DU PALAIS

SI vous le voulez bien, nous nous débarrasserons tout de suite des grosses affaires criminelles et nous ferons une tournée aussi rapide que peu agréable dans les audiences des cours d'assises.

Dans la dernière quinzaine, deux gendres ont été accusés, l'un de meurtre, l'autre de tentative de meurtre sur leurs beaux-pères respectifs; voici la revanche :

Devant la cour d'assises de Saône-et-Loire vient de comparaître Benoît Baudin, un cultivateur aisé de ce département. Il avait marié sa fille Claudine à un nommé Aubeuf; le mari avait vingt-deux ans, la mariée en avait vingt à peine; le ménage était heureux et paraissait destiné à l'être toujours. Ah! toujours; il paraît que c'est bien long pour le bonheur! Les nouveaux époux devaient vivre dans la maison des beaux parents et la dot, fixée à 4,000 francs, ne devait être payée au gendre que dans le cas où, la vie commune devenant impossible, chaque ménage irait de son côté. Un beau jour, le gendre emmena sa femme et les 4,000 fr. devinrent exigibles; le beau-père furieux s'embusqua dans un fossé, tira deux coups de fusil sur son gendre et le blessa grièvement. Voulait-il le tuer? Oui, s'il faut en croire les menaces qu'il avait proférées depuis le jour de la séparation. Cependant Benoît Baudin a tout nié, et avec une malheureuse persistance; ses sabots s'adaptaient parfaitement aux empreintes creusées dans la neige par les pieds de l'assassin; les canons et les cheminées de son fusil encore noirs et humides témoignaient qu'il avait été déchargé récemment; les bourres se trouvaient être des feuillettes qui précisément manquaient à un vieil almanach de 1872, trouvé incomplet au domicile de l'accusé, et celui-ci était signalé comme un homme irascible et violent. Benoît Baudin a été condamné à vingt ans de travaux forcés, et sa fille Claudine, la mariée d'hier, plaide aujourd'hui en séparation de corps contre son mari. Que de gens, et des moins riches, donneraient de bon cœur, et sans les avoir promis, 4,000 francs pour éviter ces discordes et ces hontes!

Et puis, devant la cour d'assises de la Seine, voyez-vous ces deux grands criminels, ces deux incendiaires? L'un a treize ans accomplis, c'est celui qui a mis le feu; son complice n'a que douze ans; mais c'est lui qui a exprimé le premier le désir de voir flamber une maison, et c'est lui qui a fourni l'allumette qu'il a prise à sa grand-mère. Heureusement, la maison qu'ils ont brûlée n'est qu'une cabane en bois construite au milieu d'un champ, et d'une valeur de quarante à cinquante francs tout au plus. Mais la cabane aurait été une maison de six étages que cela très-probablement ne les aurait pas arrêtés. Il y avait là un troisième enfant, plus jeune encore, qui n'a pas été poursuivi: celui-là n'a pas pris une part active au crime, il regardait les flammes et cela l'amusait!

Il ne faut pas se hâter de conclure, de cette précoce perversité, que ces malheureux enfants sont d'incorrigibles scélérats; il y a là une maladie mentale qui réclame des soins sévères, mais enfin une maladie dont les premiers symptômes sont la paresse et le vagabondage. Avant de rien savoir de François et de Moin, j'aurais affirmé qu'ils s'échappent de la maison paternelle, qu'ils ont l'habitude de passer des jours et même des nuits à errer au hasard. « François, a dit M. le maire de Belleville, est un enfant bien difficile à conduire, c'est une sorte de sauvage, doux comme un mouton, mais qui s'enfuit pour vivre quelquefois une semaine entière, seul dans la campagne, se nourrissant de pommes de terre, de légumes qu'il fait cuire: il aime la vie des champs et la solitude. Quant à Moin, il est vagabond, mais beaucoup moins que d'autres! » Tout est là! La loi sur le vagabondage n'a pas été faite en vue de ces petits fuyards mélancoliques; elle est à compléter sous ce rapport. Les deux enfants ont été déclarés coupables, mais le verdict a reconnu en même temps qu'ils avaient agi sans discernement; Moin a été rendu à sa grand-mère; mais François sera élevé et détenu dans une maison de correction, jusqu'à ce qu'il ait accompli sa dix-huitième année.

Maurice Robert a été soldat. En 1874, il est rentré dans son village; il avait vingt-neuf ans lorsqu'il devint amoureux de Victorine Maire, la fille de ses voisins, et il la demanda en mariage. Les parents de cette jeune fille, qui connaissaient le caractère violent de Maurice, refusèrent longtemps leur consentement, et par une déplorable contradiction, ils se décidèrent à l'accorder, sous la pression des menaces de mort que prodiguait cet étrange prétendant. Les bans sont publiés, la fiancée se rend à Besançon avec son futur pour faire des acquisitions nécessaires; mais, prise d'une terreur soudaine, elle profite de ce voyage pour s'échapper et elle reste quelques jours cachée chez une de ses parentes. C'est une rupture; Maurice Robert le comprend bien et il se venge en assassinant Victorine et en tirant deux coups de pistolet sur la sœur de celle-ci. Cette dernière

a survécu à ses blessures; mais Victorine avait été frappée avec une fureur telle que son corps était labouré de coups de couteau et que sa tête était littéralement écrasée! Ce misérable a été condamné aux travaux forcés, et quand l'accusé a connu ce verdict, on a vu s'éclaircir d'un sourire son visage jusqu'alors impassible.

Mes lecteurs se demandent sans doute pourquoi, contre mon habitude, je leur retrace cette horrible histoire que j'aurais bien pu laisser dans l'ombre? C'est que, le même jour, dans le département de Vaucluse, une jeune fille de vingt-quatre ans avait à répondre d'une tentative d'assassinat sur la personne de son fiancé parjure.

Romaine — elle s'appelait Romaine, un nom prédestiné! — apprit qu'Anicet allait manquer à ses promesses et en épouser une autre; elle apprit que les bans allaient être publiés le lendemain; elle alla chercher un fusil et le chargea, puis, la veille même du jour fixé pour le mariage, ayant fait promesse à son infidèle de venir la voir, elle brisa un carreau d'une porte vitrée qui faisait face à la porte d'entrée de sa maison. Assise derrière ce vitrage, ayant à l'épaule le fusil armé d'avance, elle attendit jusqu'à onze heures. La porte s'ouvrit; son amant paraît; elle fait feu! Les blessures heureusement ont été très-légères, presque insignifiantes. Cette jeune fille a déclaré que le désespoir avait égaré sa raison et que son repentir était profond et sincère; toute la sympathie de l'auditoire était pour elle, et le verdict d'acquiescement rendu par le jury a été accueilli avec joie par tout le monde.

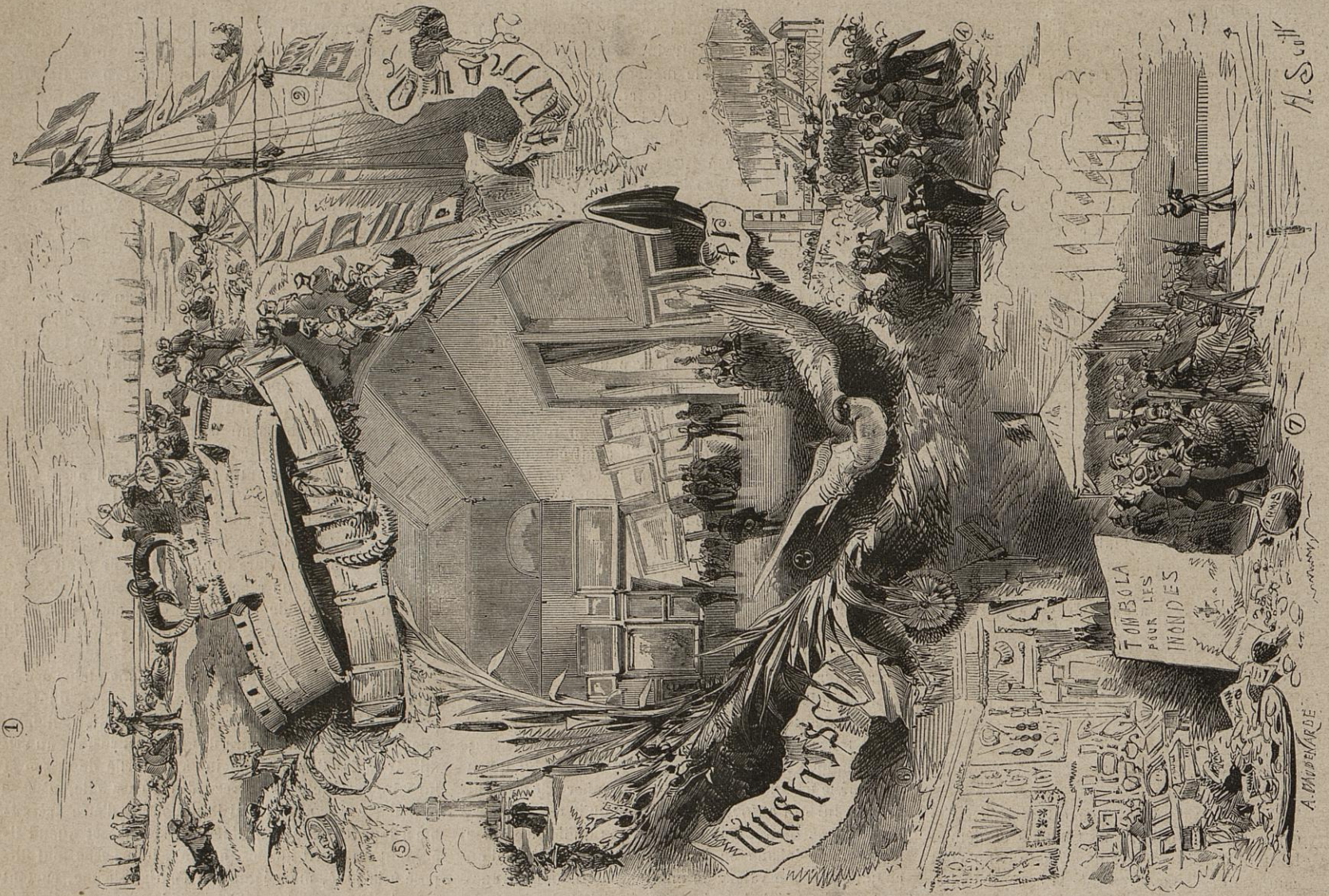
Je suis comme tout le monde, je ne me plains pas de cet acte d'indulgence et j'éprouve beaucoup d'intérêt pour la jeune fille trompée; j'ai toujours dit, d'ailleurs, que le jury est la meilleure des justices, surtout au criminel; mais attendre Romaine à sa sortie de prison et lui faire cortège pour la reconduire chez elle, n'est-ce pas aller un peu loin? J'ai la prétention d'être accessible à tous les beaux et nobles sentiments, et quand ils égarent un esprit honnête et droit, je me sens tout disposé à la pitié, mais jamais à l'enthousiasme, surtout quand l'égarément est allé jusqu'au meurtre, jusqu'à l'assassinat. Le mariage de son amant la déshonorait, mais il y avait bien un peu de sa faute, et si le sentiment de sa honte l'a poussée à un meurtre si longuement prémédité, on peut la plaindre; mais il bien dangereux d'aller au-delà et surtout de l'admirer.

Victimes anciennes, victimes nouvelles, les victimes étaient nombreuses pour raconter leurs souffrances devant le tribunal correctionnel; nous avons entendu vingt-cinq ou trente apprenties de l'atelier organisé par M^{me} Cohadon, et toutes ces jeunes brunisseuses, enfants ou adultes, paraissaient peu satisfaites de leur situation présente ou de leurs souvenirs, que l'on peut résumer ainsi: travailler quatorze heures par jour, ne pas manger à sa faim, être battue, être séquestrée quelquefois plusieurs jours et plusieurs nuits dans un placard, et manger parfois « la soupe à l'aloès! »

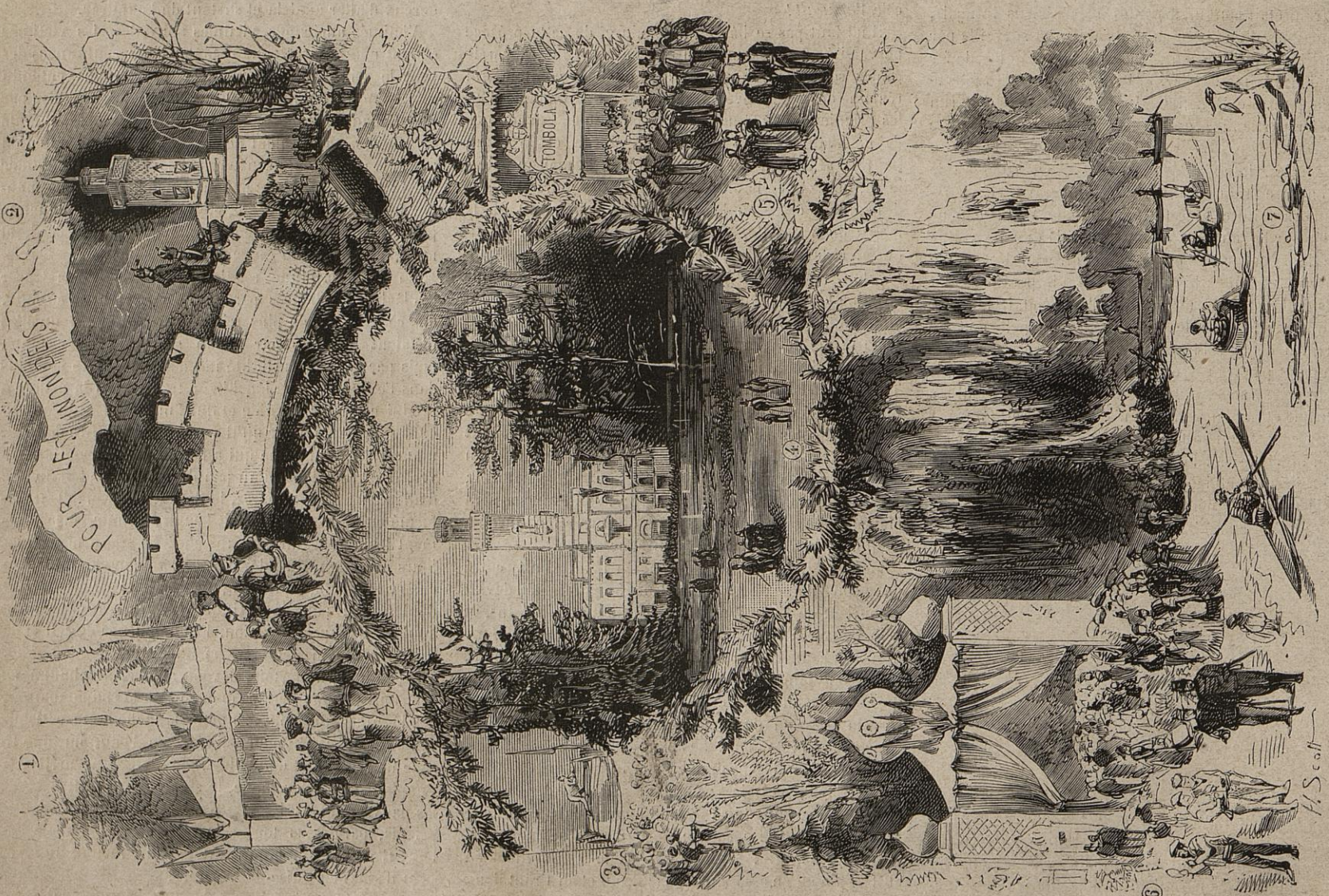
En vérité, la plume recule quand il s'agit de retracer ces lâches et odieuses persécutions contre des enfants, et, ce qu'il y a de plus triste peut-être, c'est qu'elles n'étaient inspirées par aucun sentiment de cruauté, mais par cette insensibilité inconsciente qui ne voit plus dans l'enfant qu'une machine à travail, qui la pousse à produire le plus possible et qui finit, dans cette préoccupation, par oublier qu'il y a là une créature de Dieu, une créature humaine qui a besoin, pour grandir et vivre, d'un peu d'air, d'un peu de soleil... et d'un peu d'affection! A sept heures, le dortoir se trouvait transformé en atelier, et il fallait brunir, brunir, incessamment brunir, brunir sans relâche! Le bras droit est toujours en action, il se développe trop pour le bras gauche et les jambes qui s'engourdissent; l'épaule devient douloureuse par la fatigue, les jambes deviennent douloureuses par l'inaction. Pas une heure de jeu et de mouvement dans cette longue journée; seulement, deux fois par jour, le dortoir, devenu atelier, se change en réfectoire; les apprenties mangent de la soupe maigre, des légumes, du pain... quand la tâche a été satisfaisante, toutefois! Et pour boisson, de l'eau, ou une tisane de réglisse et de houblon. La langueur arrive, le lymphatisme se développe, le scrofule apparaît... Oh! les pauvres enfants!

Mais, par-dessus tout cela, inventer la soupe à l'aloès! C'était la soupe de punition; on y mettait un morceau d'aloès en guise de beurre.

Il est arrivé trois fois que des enfants ont vomi cette



1. Régates. 2. Le sémaphore. 3. Exposition. 4. Courses. 5. Phare. 6. Tombola au profit des inondés. 7. Tir aux pigeons.
LE HAVRE. — Fêtes annuelles : exposition et tombola. — (Dessin de M. Scott, croq. de M. Clédat de la Vigerie.)



1. Brasserie alsacienne. 2. Illumination. 3. Tournique. 4. Parc Massey. 5. Tombola. 6. Entrée du parc Massey. 7. Régates.
TARBES. — Fête du jardin public au profit des inondés. — (Croq. de MM. Ad'Dar et de Nabat.)



Synd. de Rome. Anc. lord-maire. Maire de Dublin. Rep. ministre anglais. Préf. de la Seine. Lord-maire. Ambass. de France. Préfet de police. Colonel de volontaires. Maire d'Edimbourg. Ancien lord-maire. Maire d'York. Maire-bourguemestre de Bruxelles.

LONDRES. — Fête en l'honneur des maires. — Cérémonie de la Coupe d'amitié (the Lowing cup) au grand banquet de Guldhall. — (Desin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Godefroy-Durand.)

horrible composition; eh bien, de force, avec une cuiller, on..... Je m'arrête, je ne peux pas continuer; vous devinez!

Le mari était compris dans la contravention à la loi sur la durée du travail des enfants; mais, sur ce point, le tribunal s'est déclaré incompétent, et il a condamné la maîtresse d'atelier à trois mois de prison pour coups et blessures volontaires.

Comme je quittais la salle d'audience, j'entendais un monsieur dire avec beaucoup de sensibilité: « Hélas! que vont devenir ces orphelins? »

Ce que Dieu leur réserve, monsieur, je n'en sais rien; mais, à coup sûr, leur sort ne peut pas pas être pire!

PETIT-JEAN.

FÊTES ET CONCOURS

Tarbes, 30 juillet.

LA fête de bienfaisance organisée à TARDES le 25 juillet, avec le concours de la municipalité et de l'arsenal, a été fort belle et fort fructueuse pour les inondés.

Elle avait lieu dans le jardin Massey. Par ses dimensions et sa décoration toute naturelle, ce parc se prêtait à merveille aux jeux et divertissements.

L'entrée principale du jardin figurait une porte orientale en forme de coupole flanquée de deux minarets. De chaque côté avaient été disposés des bureaux de change et des guichets. La modicité du prix d'entrée, qui était fixé à 50 centimes, donnait à cette fête un caractère populaire et devait faire prévoir une affluence énorme de visiteurs.

La décoration intérieure du jardin répondait à l'attraction réelle du programme.

Devant la tour Massey, deux tentes gracieuses, surmontées d'une enseigne allégorique, avaient été disposées pour le buffet et la tombola. Le service du buffet était assuré par les dames patronnesses qui répondaient avec le même sourire à toutes les demandes; le tirage de la tombola était effectué par les commissaires de la fête.

En face s'élevaient deux kiosques élégants, l'un servant de magasin de fleurs et dirigé par un essaim de gracieuses jeunes filles, l'autre de débit de tabac et tenu par la dame d'un de nos hauts fonctionnaires, qui répandait le charme autour d'elle par sa distinction et son amabilité.

Plus loin, un théâtre où devaient se faire entendre tour à tour les orphéons de l'École normale, de l'Arsenal, et une troupe théâtrale que M. Dalis, le directeur intelligent de Cautelets, avait gracieusement mise à notre disposition. Enfin, entre deux opérettes avait lieu une séance de prestidigitation donnée par un amateur de la ville, M. de V...

Pendant que la partie mondaine ou artistique des visiteurs était absorbée par cette partie de la fête, d'autres divertissements attiraient sur d'autres points du jardin la foule bruyante des curieux.

Ici, la somnambule et le décapité parlant, pour les âmes sensibles; là, les lutteurs, le tournoquet et les mâts horizontaux, pour les amateurs d'exercices gymnasiarques; — plus loin, sur une pelouse verte ombragée d'arbres un bal champêtre.

Enfin, la foule qui aime le gros rire formait une immense ceinture aux bords du lac, où se succédaient sans interruption les divertissements les plus variés: les régates, les joutes sur l'eau, la course aux canards, etc., etc...

Une brasserie, improvisée à côté du lac et tenue par de jeunes Alsaciennes en costume national, débitait à profusion la bière offerte gracieusement par les brasseurs de la ville. Plus loin, sous un bouquet d'arbres, un cawadji ayant à ses côtés une femme costumée en sultane, dirigeait un café turc, dont le service était fait par de jeunes négrillons portant le fez et la mauresque.

Cette fête, dont l'éclat était rehaussé par les musiques de la ville et de l'École d'artillerie, a commencé à une heure de l'après-midi et s'est terminée, à huit heures, par l'embrasement du jardin aux feux de Bengale et la retraite aux flambeaux, exécutée par les fanfares des deux régiments d'artillerie.

Je passe sous silence bien des détails de la fête: les ballons, les guignols, les mâts de cocagne, etc.

Le résultat en dira plus que toutes les descriptions: les recettes ont dépassé 10,000 francs.

Ce chiffre paraîtra prodigieux, si l'on considère que la ville de Tarbes ne compte que quatorze mille âmes et que la population peu aisée avait déjà donné, dans les quêtes faites à domicile, une somme qui dépasse 30,000 francs.

Que cet exemple soit suivi partout et nos misères seront bientôt soulagées. — A. D.

Le Havre, 3 août.

Le *Monde illustré* reproduit aujourd'hui un charmant tableau de M. Ehrmann, qui a été fort remarqué au Salon de Paris, et que l'on retrouve en nombreuse et bonne compagnie à l'Exposition du Havre.

Depuis nos désastres, aucune exposition des beaux-arts n'avait eu lieu en cette ville. — La *Société nationale havraise d'études diverses*, présidée par M. le docteur Maire, prit l'initiative en 1875 et s'adressa aux autorités municipales qui, avec un empressement qu'on ne saurait trop louer, mit à sa disposition avec une subvention de 5,000 francs, les magnifiques salons de l'hôtel de ville qui se prêtent si merveilleusement à une exhibition artistique.

Grâce à l'activité et au dévouement de M. Rolland-Banès, adjoint au maire, chargé de l'organisation générale, grâce au concours empressé des hommes compétents, artistes et architectes de la ville, les salons furent vite prêts à recevoir les nombreuses toiles que Paris et la province s'empressèrent d'adresser, et, le 22 juillet, M. Rolland en faisait les honneurs à son maire, à l'administration et au conseil municipal. Depuis, la foule y abonde; on se croirait au Salon des Champs-Élysées, tant on y retrouve de vieilles connaissances parmi les œuvres exposées, et parmi les visiteurs, la plupart Parisiens, du Havre ou des environs, pendant la saison des bains de mer.

Nous n'entreprendrons pas la description de cette Exposition; en nous bornant à citer quelques noms du catalogue qui nous tombe sous les yeux, nous aurons suffisamment montré l'importance de cette exposition de province, l'une des mieux réussies que nous ayons parcourues.

Parmi les nombreux envois des exposants, on remarquait principalement: un magnifique tableau d'Hippolyte Bellangé, représentant un épisode de la *Retraite de Russie*; un *Soleil couchant* de Daubigny père; trois tableaux de genre de Biard, deux paysages de Victor Dupré; la *Lyre brisée* de Chaplin; l'*Amour et la Folie* d'Émile Lévy; le *Passage de Vénus* de Ehrmann; l'*Interdit* de Paul Laurens; la *Garde à Magenta* d'Eugène Bellangé; deux beaux portraits en pied de Carolus Duran; le *Marché aux fleurs de la Madelaine* d'Edmond Morin. Nous citerons, en outre, deux Caraud d'une grande fraîcheur, des chevaux d'Auguste Bonheur, des cristaux, paysages d'Herpin, de de Cock, Defaux, Paul Colin, Glinel, Jules Pornin, Clédât de Langezie, etc., etc.; des tableaux de fleurs de Claude et de Kreyder, une marine d'Auguste Courant, une *Retraite* de Lhullier, le peintre havrais; une aquarelle de couleur très-chaude, le *Vatican* de E. Benard, architecte envoyé à Rome par la ville du Havre; de remarquables sculptures de Chabrié, Bonnaffé, Nast, etc., etc.

Enfin, on avait réuni dans une salle spéciale une très-belle collection de maîtres anciens et modernes que des amateurs de la ville du Havre avaient gracieusement mis à la disposition de l'Exposition de peinture, vrai régal artistique où l'on pouvait admirer, des Brascassat, Charlet, Cicéri, Rousseau, Corot, Detaille, Holbein, Greuze, Delacroix, Decamps, etc., etc... — D.

Nous recevons en outre, de notre correspondant artistique du Havre, les renseignements suivants sur les fêtes annuelles:

Les courses du Havre ont été favorisées par un temps splendide. On remarquait dans les tribunes: M. Lizot, préfet de la Seine-Inférieure; M. Mazurier, maire du Havre; M. le colonel Bernard, etc. — Jamais l'hippodrome du Hoc n'avait vu aussi nombreuse et aussi brillante réunion. Malheureusement, les deux journées ont été marquées par quelques accidents. A la troisième course du dimanche, lorsqu'il disputait le prix de la Société d'encouragement, *Postillon* a désarçonné son

cavalier; le jockey, blessé assez grièvement, a dû être remporté sur un brancard; trois autres personnes ont été atteintes par un cheval que son cavalier n'a pu maîtriser.

Le lundi, *Mascara* s'est débarrassé du jockey qui le montait et qui en a été quitte pour quelques meurtrissures.

Foule énorme aussi au tir aux pigeons. Trois poules étaient inscrites sur le programme; mais les tireurs n'ont pu s'en contenter et les poules supplémentaires n'ont fini qu'à huit heures du soir. Voici le nom des vainqueurs:

1^{re} poule: M. P. Héron Maxwell;

2^e poule, prix de l'Abbaye. Cette poule était la plus remarquable, tant par les objets offerts (une magnifique coupe en argent) que par le nombre et la valeur des concurrents.

4^{er} prix: M. Béreult;

2^e prix: M. le duc de Rivoli;

3^e prix: M. le baron de Saint-Clair.

Prix de consolation: M. Hoffmann et M. Heudières.

Nous avons remarqué parmi les tireurs:

M. le comte de Lamberty, M. le comte de Chateaubriant, M. E. Langer, M. P. Langer, M. F. Faure, M. le vicomte de Quélen, M. Brinquant, M. de Clermont-Tonnerre, M. de Rochegune, etc., etc.

CLÉDAT DE LA VIGERIE.

Notre correspondant n'oublie qu'un détail, c'est qu'il a pris l'initiative d'une tombola artistique et populaire au bénéfice des inondés du Midi. Les journaux du Havre nous apprennent, en effet, que M. Clédât de la Vigerie, correspondant du *Monde illustré*, a eu la première idée d'une loterie à 80,000 billets et 2,000 lots. Les artistes de la région ont répondu à cet appel généreux, et l'on peut déjà prévoir que le 8 août, jour du tirage de cette tombola, clôra dignement la série des fêtes du Havre. — V.-F. M.

Boulogne-sur-Seine, 27 juillet.

Si la ville de Boulogne perçoit un droit de consommation sur les crochets et les doubles crochets, la caisse municipale de cette cité a dû faire hier une merveilleuse recette.

Songez donc! cent quarante-cinq sociétés: musiques d'harmonies, fanfares et orphéons, se livrant de dix heures à cinq à une incessante exécution de pas redoublés, d'ouvertures d'opéra, de chœurs, d'hymnes et de cantates!

Trois belles avenues plantées d'arbres: l'avenue de la Reine, le boulevard de Strasbourg et la Grande-Rue, disposées en triangle et ce triangle ayant pour sommet le rond-point du pont de Saint-Cloud.

Au centre du triangle, de petites maisons basses, rustiques, sans étage, et de vastes étendues de terrains cultivés avec un soin inouï. Dans les cours aux murs tapissés de vigne, d'énormes tas de fumiers, des peuplades de poules et de poussins. C'est le quartier des maraîchers.

Puis encore de grands hangars traversés par une multitude de cordes d'un gris brillant; de vastes étendues de terrain, sur lesquelles il n'a poussé qu'une innombrable quantité d'échalas, gris, brillants aussi, alignés, reliés à leur sommet par des cordes tendues. Pendant trois jours, chaque semaine, on croit voir une pépinière à haïonnettes. Durant trois autres jours, on distingue des surfaces blanches et flottantes, de loin cela forme comme une série de longues vagues parallèles, et on se demande si l'on n'a pas devant les yeux un lac de lait, aux ondes agitées par une forte brise. Ce sont les établissements des blanchisseuses.

Une mairie, dont l'entrée latérale est ornée d'un peuplier colossal, ayant pour pendant un arbre taillé en boule; un marché avec trois belles galeries; enfin une église remarquable, car elle a été construite en 1350 sur le modèle de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. C'est elle qui a peu à peu donné à la localité son nom actuel et fait disparaître l'ancienne dénomination de Menus-lès-Saint-Cloud. Voilà Boulogne-sur-Seine.

Hier, le marché était décoré d'étendards, de guirlandes de feuillage, d'écussons et de couronnes. Au fond de la place, que les galeries entourent, une estrade était dressée et, sur le quatrième côté de ce quadrilatère, on avait élevé un arc de triomphe en verdure. C'est dans cet enclos charmant que les prix du concours ont été distribués.

C'est dans ce triangle de quatre ou cinq cents mètres de côté que, pendant sept heures, cent quarante-cinq troupes musicales ont promené leurs bannières et leurs médailles, soufflé dans des cuivres, battu des grosses caisses, heurté des cymbales, chanté, déjeuné et dîné.

Des médailles de vermeil ont été décernées à l'Union musicale de Paris, à l'Orphéon du Kremlin, à la Société Armand-Chevé. La musique municipale d'Armentières a reçu une couronne de vermeil; la fanfare d'Issy et la fanfare l'Industrielle, de Puteaux, une première médaille. — A. B.

L'ÉGLISE DE BOIS

(Suite)

III

Lorsque M^{me} Mireau revint à moi, je lui dis :

— Continuez donc, madame, je vous prie; vous m'intéressez. Vous me disiez que le père Gardard ne pouvait souffrir le jeune Marcel, et vous étiez sur le point de m'apprendre pourquoi.

— Pourquoi? A cause des mauvais tours que lui joue Marcel. Pour vous en donner une idée, voici l'un des plus récents qu'il a imaginés. Ils avaient tous les deux du travail pressé: Marcel offrit de parier 5 francs à l'autre qu'il finirait le premier. Celui-ci, sans défiance, accepta tout de suite; il redoubla d'activité; mais bientôt il était obligé de s'interrompre à chaque instant pour éternuer, tandis que Marcel riait aux éclats. Le jeune espiègle avait adroitement mélangé du poivre au tabac du pauvre vieux, qui prise avec rage, et il avait eu la précaution perfide de lui cacher son mouchoir.

— C'était abominable.

— Ce n'était encore rien. M^{me} Gardard a une sœur riche, qui la dédaigne, qui n'a jamais eu pour elle aucune bonté; M. Gardard, offensé de cette conduite, a défendu à sa femme de parler à cette égoïste personne. Et, quand il lui donne un ordre, il entend être obéi. Sachant cela, Marcel s'avisait de lui dire qu'il avait rencontré dans la rue M^{me} Gardard en pleine conversation avec sa sœur. Le vieillard est très-violent; la colère lui monte immédiatement à la tête; sans réfléchir, sans raisonner, il abandonne son ouvrage, part comme un trait, arrive chez lui et fait une scène épouvantable à sa femme, qui, déjà souffrante, s'en trouve tout à fait malade.

— Beau résultat!

— Deux ou trois heures après, quand il reparait, repentant de ce qu'il vient de faire, Marcel lui avoue en riant qu'il avait inventé une fable.

— Je conçois l'exaspération du vieillard.

— Elle fut immense; il voulait le battre; mon mari fut obligé de s'interposer. Naturellement, le temps perdu par le malheureux donna une avance considérable au jeune farceur, qui gagna son pari de cette façon.

— C'était une ruse condamnable. Mais vous m'avez donné à entendre que le père Gardard ne conserve pas la rancune que lui avait inspirée cette mauvaise plaisanterie.

— En effet, elle a été dissipée par un service qu'il en a reçu tout à coup d'une façon fort inattendue.

— Vous piquez ma curiosité; quel service donc?

— Un soir, Marcel entendit dire que le feu avait pris dans la rue Suger. Il y alla avec ses amis; c'était justement dans la maison où il avait vu entrer Francette. Une vieille femme malade se trouvait dans sa chambre au sixième étage; il se dévoua, il monta, malgré les flammes et la fumée, et, en l'absence des pompiers qui n'arrivaient pas, pénétra jusqu'à la malheureuse qui s'apprêtait à mourir dans d'atroces tortures, la saisit, parvint à la sauver, en dépit de mille dangers. Cette femme, c'était M^{me} Gardard.

— Ceci prouve en faveur de l'étourneau. Voilà un trait qui peut lui faire pardonner bien des légèretés blâmables.

— Sans doute; je vous l'ai dit, il n'est pas méchant.

— Je vois qu'il y a de la ressource en lui; il a été mal élevé.

— Devant un tel fait, le père Gardard a tout oublié. La reconnaissance lui fait regarder l'incorrigible farceur d'un tout autre œil. Il sourit des plaisanteries du grand enfant, qui l'irritaient auparavant, et le gronde et le sermonne.

— La mère Parreau dut être bien fière de la belle action de son fils.

— Oh! je le crois bien; depuis ce soir mémorable, M. Marcel est un héros.

— Toute autre mère eût été satisfaite; on peut, cette fois, excuser son enthousiasme. Mais quel métier exerce-t-elle, la brave femme?

— Elle ravaude à partir de midi; le matin, elle fait un ménage. En ce moment, elle en cherche un autre.

— Je puis le lui procurer.

— Vous lui ferez plaisir.

— J'irai la voir dès aujourd'hui. Où demeure-t-elle?

— Rue Notre-Dame-des-Champs.

M. Mireau, occupé jusqu'alors près de ses ouvriers, vint à nous et se mêla à notre conversation. Bientôt je pris congé du mari et de la femme pour me rendre directement chez M^{me} Parreau, car c'était alors le moment où je pouvais l'y trouver.

Je montai jusqu'au sixième étage d'une maison de modeste apparence. Je frappai à une porte, à ma droite, que m'avait indiquée la concierge; une voix me cria: « Entrez! » Je remarquai alors que la clef était dans la serrure. Je m'empressai d'ouvrir la porte. Je me trouvai dans une pièce qui servait à la fois de chambre, de salon, de salle à manger et de cuisine.

Comme je m'y attendais, le seul luxe que je visse était la propreté. La misère se trahissait en mille endroits. Au milieu, une vieille table ronde de noyer, recouverte d'un tapis anciennement rouge et horriblement usé; dans les coins, des chaises et des fauteuils, vieux, boiteux, troués; contre le mur du fond, un lit de fer, recouvert d'un châle hors de service en manière de couvre-pieds; sur la tablette de la cheminée, une vieille montre montée en pendule et formant ce qu'on nomme un cartel; deux chandeliers argentés et deux vases de fleurs artificielles sous deux globes cassés et raccommodés avec du papier vert; devant la cheminée, un poêle dont le noir tuyau, après avoir décrit un angle, s'enfonçait dans le manteau par un large trou.

Ce lit était probablement celui de Marcel. Une porte entr'ouverte me laissait voir une autre chambre, qui était celle de la vieille et de la jeune fille; en face de cette porte, un placard contenait une modeste batterie de cuisine et la vaisselle.

M^{me} Parreau était assise dans l'un des vieux fauteuils, et avait devant elle une chaise de paille sur laquelle s'entassaient les bas et les chaussettes qu'elle raccommodait.

Je la reconnus tout de suite; il me semblait qu'elle n'avait pas du tout vieilli depuis quatre ans que je ne l'avais revue.

Je me hâtai de lui dire que je venais à elle de la part de M^{me} Mireau. Elle se leva alors pour m'offrir une chaise.

Lorsque je lui appris que je désirais qu'elle se chargeât de faire mon ménage, elle parut enchantée; elle sourit agréablement. Nous ne fûmes pas longs à nous entendre sur le prix et sur l'heure à laquelle désormais elle pouvait venir.

Puis je lui parlai de Francette; elle m'en fit des éloges, et ajouta avec peu de modestie que c'était grâce à la sévérité qu'elle déployait que la jeune fille était si charmante.

— Vous trouvez donc, lui dis-je, que la sévérité est nécessaire envers la jeunesse?

— Oh! monsieur... indispensable.

— Pourquoi alors, pour être conséquente avec vous-même, ne l'appliquez-vous pas à M. Marcel, votre fils?

— Marcel?... quant à lui, il n'a pas besoin d'être mené sévèrement.

Cette évidente partialité me fit sourire.

— Vous m'étonnez, repartis-je, car on le dit d'une excessive légèreté.

— C'est la légèreté de la jeunesse!

— D'accord, mais elle a besoin d'être comprimée; c'est vous-même qui venez de le dire.

— Si je voulais la comprimer par la dureté, ce serait bien pis; il en ferait dix fois davantage. En employant la douceur, j'obtiens tout ce que je veux de mon petit Marcel.

— Ce que vous voulez n'est pas grand'chose, alors.

— Il n'aime pas que je prenne ma grosse voix; il me boude tout de suite. Tandis que, quand je lui parle sans crier, il vient m'embrasser gentiment.

— Croyez-vous que vous n'eussiez pas obtenu un résultat meilleur encore en montrant à M^{me} Francette la même bonté?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez même pas tenté l'entreprise! Si vous essayiez au moins.

— Nous verrons cela.

— M^{me} Mireau en est bien contente, et elle ne lui parle jamais qu'avec la plus grande douceur.

— M^{me} Mireau est indulgente pour Francette, et puis elle n'a pas la responsabilité que j'ai, moi.

— M^{me} Francette vous a été vivement recommandée par sa mère mourante?

— Oui, monsieur... et c'est pour cela que je tiens à ce qu'elle soit parfaite.

— M^{me} Daurin était votre cousine germaine?

— Non, monsieur; son mari, Pascal Daurin, et moi nous étions cousins issus de germains.

HIPPOLYTE PIRON.

(La suite au prochain numéro.)

FÊTES MUNICIPALES DE LONDRES

NOUS recevons des détails circonstanciés sur les fêtes municipales de Londres, au courant desquelles le télégraphe nous a tenu d'une façon sommaire.

A six heures, on a introduit dans le Guildhall les hôtes de la cité de Londres qui ont été reçus par les membres du comité et conduits dans la grande salle de justice, attenante à la bibliothèque. Le lord-maire a pris alors place sur un trône élevé dans cette dernière pièce, puis on a fait défiler un à un tous les invités, dont un héraut proclamait les noms. Quand M. le préfet de la Seine est apparu, ç'a été un interminable trépignement, avec accompagnement de hurrahs, excités par la magnifique taille et la bonne mine de l'honorable préfet. M. Ferdinand Duval portait un uniforme en drap bleu de roi chamarré d'argent et rehaussé d'un grand cordon rouge avec liséré jaune.

Parmi les autres invités on remarquait :

Le marquis d'Harcourt, ambassadeur de France; M. Gavard, premier secrétaire, ministre plénipotentiaire; les ministres d'Italie et d'Espagne, le chargé d'affaires du Japon, M. Léon Renault, M. Daguin, ancien président du tribunal de commerce de Paris; le préfet du Pas-de-Calais, le sous-préfet de Boulogne, les maires de Bordeaux, du Havre, de Calais, de Rome, de Turin, de Florence, de Gênes, de Lisbonne, d'Oporto, de Québec, d'Ottawa, de Christiania; les bourgmestres de Bruxelles, d'Anvers et d'Amsterdam; M. Perrot, chef de cabinet du préfet de la Seine; le colonel des sapeurs-pompiers de Paris, les lords-maires de Dublin et d'Édimbourg, les maires de cent soixante-trois villes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et toutes les autorités municipales de Londres.

A sept heures, les trompettes ont sonné, et le lord-maire, suivi de ses hôtes, a fait son entrée dans la salle du banquet. Le préfet de la Seine s'est assis à la droite du lord-maire, et chacun a pris place, suivant son rang, tandis que la musique jouait *the roast beef of Old England*.

Le dîner terminé, la nappe enlevée, le lord-maire a porté successivement le toast à la reine d'Angleterre, après lequel la musique a joué le *God save the Queen*; puis le toast au prince et à la princesse de Galles et à la famille royale.

Le lord-maire a ensuite porté un toast aux représentants des puissances étrangères et souhaité la bienvenue à l'ambassadeur de France.

M. le marquis d'Harcourt a exprimé, en anglais, au nom des membres du corps diplomatique, leur désir

dé fortifier les bonnes relations qui existent entre leurs nations respectives et l'Angleterre. Il a ensuite remercié chaleureusement, au nom du peuple français, la ville de Londres et la nation anglaise des secours donnés à la France après le siège de Paris, et tout récemment encore en faveur des inondés du Midi.

Le lord-maire a porté un toast à toutes les municipalités de l'Europe et de l'Amérique. Il a rappelé en termes émus la brillante réception qu'on lui a faite à Paris.

Le préfet de la Seine lui a répondu ; il a remercié le lord-maire de son accueil cordial, au nom de toutes les villes et populations de la France qui, a dit M. Duval, répondent par des sentiments semblables aux expressions d'amitié qui leur sont adressées au nom de l'Angleterre. Le lord-maire, a-t-il ajouté, inaugure une ère nouvelle dans l'histoire des institutions municipales ; il crée une nouvelle politique municipale ; cette réunion fortifiera la liberté municipale dans le monde entier.

Le syndic de Rome, parlant en italien, a remercié l'Angleterre du secours qu'elle a donné à l'Italie à une époque troublée de son histoire.

Le maire de Bruxelles a porté la santé du lord-maire et de la corporation de Londres ; il a exprimé la gratitude de toute la nation belge pour l'Angleterre, qui a toujours protégé la Belgique, et qui est le rempart le plus sûr de sa liberté et de son indépendance.



EXPOSITION DU HAVRE. — *Le Passage de Vénus devant le Soleil.* — Tableau de M. F. Ehrmann. — (Dessin de M. A. Duvivier.)

LE DÉSASTRE DE BUDE

LA ville de Bude vient d'éprouver un désastre moins effrayant que celui de Toulouse, mais qui cependant a coûté la vie à un grand nombre de personnes.

Un orage terrible a éclaté à Pesth (Hongrie). Il a produit des dégâts comparables seulement à ceux que

laisse après lui le typhon des Indes. Les jours précédents, la chaleur avait été étouffante ; pendant toute la journée, le soleil fut brûlant, le ciel sans un seul nuage. Tout à coup, vers sept heures, il se couvrit ; il tombe une averse d'énormes grêlons, plus gros que des œufs de pigeons ; plusieurs milliers de vitres sont brisées, les récoltes sont hachées menues. A huit heures commence une pluie diluvienne, qui tombe sans interruption jusqu'à minuit. On aurait dit que les cataractes du ciel étaient ouvertes :

Pesth, proprement dit, a relativement peu souffert ;

mais, à Bude, de l'autre côté du Danube, les désastres sont navrants. Cette ville est entourée de tous côtés de hautes collines, d'où les eaux du ciel s'élançaient en torrents vers les habitations. Elles vinrent s'engouffrer dans un canal qui traverse la ville et dont une partie est couverte. Les pierres, arbres et poutres que charriaient ces torrents eurent bientôt bouché le canal, et les eaux débordantes envahirent aussitôt les maisons environnantes.

Alors eurent lieu des scènes de désolation comme à Toulouse. Une trentaine de petites habitations d'ou-



1. Morts retrouvés après l'inondation. — 2. Église de N.-D.-de-la-Visitation. — 3. Ruines au canal du Diable. — 4. Intérieur de N.-D.-de-la-Visitation. — 5. Bain de Raitzes. — 6. Rue de Tison.

AUSTRO-HONGRIE. — Bude-Pesth. — Les inondations du mois dernier. — (Dessin de M. Vierge, croquis de M. Schenbergl.)

vriers, légèrement construites, s'effondraient, écrasant les personnes qui n'avaient pu se sauver. Plusieurs autres qui avaient été surprises dans les rues se noyèrent. On estime à deux cents le nombre des victimes. Plus de cinq cents personnes ont été plus ou moins grièvement blessées.

Trois jours après, on voyait encore à certains endroits, malgré la chaleur, un pied de haut de grêlons non encore fondus. L'ouragan a aussi ajouté au désastre; il soulevait des pierres pesant cinquante kilos, renversait de fortes murailles et enlevait des toitures entières. — M. V.

THÉÂTRES

PALAIS-ROYAL : *L'Homme du Lapin blanc*, comédie-vaudeville en trois actes, par M. Duru. — Épître à une actrice.

LE *Lapin blanc*, dans la pièce nouvelle, est le nom d'un modeste hôtel garni parisien, où un M. Gustave est venu louer une chambre qu'il n'habite jamais. M. Gustave se contente d'y prendre tous les quinze jours des lettres qu'il s'y fait adresser. Ne voyez d'ailleurs en lui ni conspirateur, ni agent de police, ni criminel forcé de se cacher. M. Gustave n'est qu'un simple notaire, qui s'appelle légalement maître Pulvérin. Marié depuis peu de temps, il n'a pas encore trouvé le moment d'avouer à sa femme que, de la période orageuse de sa jeunesse, il lui est resté une fille, une grande fille, dont l'avenir ne laisse pas que de l'embarrasser. C'est avec cette fille qu'il échange une correspondance à l'hôtel du *Lapin blanc*.

Aussi maître Pulvérin cherche-t-il avec empressement l'occasion de se débarrasser de ce témoin de ses erreurs en l'unissant au jeune Gloussard, un villageois aussi stupide que cupide. Mais Gloussard a un rival dans Boisrosé, professeur d'anthropologie comparée dans une pension de demoiselles. Boisrosé n'est occupé qu'à jeter des bâtons dans les projets conjugaux de Gloussard. — Les préparatifs de la noce occupent tout le deuxième acte (on sait que le théâtre du Palais-Royal a la spécialité des noces); mais au milieu de ces préparatifs qu'il poursuit avec entrain, maître Pulvérin est surpris par sa femme et son beau-père, qui sont précisément les parrains de Gloussard. A partir de cette complication, la pièce devient, comme toutes les pièces de l'endroit, un imbroglio, une chasse, une farandole. Des placards s'ouvrent et se referment sur des personnages ahuris. On se cherche, on se fuit, on s'égare. Pulvérin perd une manche de son habit et la remplace par un tronçon de tuyau de poêle. Boisrosé étrangle les canards apportés par Gloussard.

Le troisième acte remet les choses au point. A bout de subterfuges, maître Pulvérin entre dans la voie des aveux. La preuve de sa bonne foi se retrouve.... devinez où? sous le soulier de son domestique, dans un fragment de lettre qu'il avait écrite à M^{me} Pulvérin la veille de son mariage, et qui ne lui a jamais été remise. Pour cette fois, Edgar Poë est distancé; les *Pattes de mouche* n'ont rien d'aussi fort. M^{me} Pulvérin pardonne; on adoptera Jeanne et on la mariera à Boisrosé, le professeur d'anthropologie comparée.

L'Homme du Lapin blanc est gaiement mené par Hyacinthe, Lhéritier, Lassouche et Charles Numa.

Il n'y a pas eu d'autre nouveauté cette semaine, à moins qu'on ne veuille considérer comme telle la pièce de vers suivante que j'ai entendu réciter par M. Coquelin cadet :

A UNE ACTRICE

Si j'étais prince ou dentiste,
Chère artiste,
Je voudrais, d'un cœur hautain,
T'arracher à ton théâtre,
Art de plâtre
Qui flétrit l'âme et le teint!
Que n'ai-je, en des poches doubles,
Force roubles,
Pour racheter tes appas!
J'en jure par le binocle
De du Loche,
Cela ne traînerait pas.

Éclatant comme la fou lre
Ou la poudre
Chez ton directeur maudit.
Je voudrais, sur son pupitre
De bélier,
Jeter l'or de ton dédit!

Car je hais l'art dramatique,
Pathétique,
Lyrique, — et le tremblement!
J'ai des horreurs souveraines
Et des haines
Pour tout applaudissement.

Si j'étais dentiste ou prince,
La province,
Nice, Cannes, l'étranger,
N'auraient pas d'assez fidèles.
Citadelles,
Idole, pour t'y loger!

Je ne voudrais que personne
(J'en frissonne!)
Sur la terre t'approchât.
Sauf quelque ancien militaire
Ou notaire,
Tu ne verrais plus un chat.

Quelle serait notre joie,
O ma proie!
Mes transports originaux
(Comprends-tu combien je t'aime?)
Iraient même
A supprimer les journaux.

Mais quelquefois, en revanche,
Le dimanche,
Alors qu'il ne fait plus clair,
On me verrait te permettre,
En bon maître,
De me chanter un grand air.

Au bal où la Préfecture,
S'aventure,
Je te conduirais, ma foi,
A la condition stricte
Que je dicte,
De ne danser qu'avec moi.

Je suis un tyran risible,
C'est possible,
Un général Othello.
Arno phe, qu'en prend en grippe,
Est mon type,
Aussi bien que Bartholo.

Oui, j'en conviens, ma démeuce
Est immense;
Je m'égare volontiers...
Et voilà comment nous sommes,
Nous les hommes,
Qui nous donnons tout entiers!

Ne comptez pas sur moi pour vous dénoncer l'auteur de ces innocentes petites strophes.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Concours du Conservatoire. — Statistique théâtrale et musicale.

L'HEURE de la correction des épreuves et de la mise en page nous avait empêché la semaine dernière de compléter nos notes sur le concours du Conservatoire. Cette heure-là est sans miséricorde; elle sonne comme dans les casernes, ou les gares de chemins de fer.

Il est vrai que les concours sont terminés, et qu'il ne nous reste plus qu'à signaler au public ceux des jeunes chanteurs qui paraîtront bientôt devant lui, sur la scène des grands théâtres. Il nous faut faire office d'huissier à la porte de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et crier à haute voix le nom de ces messieurs et de ces demoiselles. Car c'est un usage établi, je crois même que c'est un règlement imposé par le ministère, les théâtres subventionnés doivent asile aux lauréats du Conservatoire.

Le public aura donc, avant peu, à apprécier les qualités vocales de M. Couturier et de M^{lle} Bilbaut-Vauchelet, qui sont les deux lauréats du concours de chant. Le talent de diction de M. Caisso sera aussi soumis à son jugement. Je lui signale encore M. Queulin, qui a partagé avec M. Caisso un prix d'opéra-comique; puis M^{lle} Vergin qui possède, en germe tout au moins, la plupart des qualités exi-

gées d'une chanteuse dramatique; enfin, dans un avenir plus éloigné, M. Gally, qui est loin encore d'être formé au beau style, mais que la nature a doué d'une voix de basse dont la puissance est tout à fait exceptionnelle.

Nous ne pourrions, sans devenir fastidieux, faire le détail des concours d'instruments. Vous figurez-vous, par exemple, une nomenclature de quarante-deux pianistes, dont chaque nom serait suivi d'un jugement motivé?...

Pourtant, et puisque le mot de pianiste tombe sous notre plume, c'est le moment de donner la volée à une idée excellente que nous communiquons notre ami Alfred Quidant. — Les jeunes pianistes du Conservatoire, après s'être disputé le prix d'exécution, devraient concourir pour la composition d'un morceau spécial à leur instrument. « Spécial » dit tout. Les ressources que présente le piano, ses défauts mêmes, imposent en effet à la musique qui lut est propre un tour, une façon, un style absolument particuliers. Ce serait donc un exercice profitable que cette recherche des moyens d'expression d'un instrument qui est *sui generis* au degré que l'on sait.... Et doit-on plaider longtemps en faveur de cette motion; en la faisant suivre de la signature d'Alfred Quidant, elle est apostillée comme il faut.

— On nous permettra bien maintenant de jouer à un petit jeu qui nous amuse. La littérature n'y est pour rien et l'arithmétique y est tout; aussi, nous prions par avance notre excellent imprimeur, de préparer tout ce qu'il a de chiffres dans sa casse.

Voici ce que c'est: tous les ans, la Société des auteurs et compositeurs se rend des comptes à elle-même, fait le relevé détaillé des droits qu'elle a touchés pendant le dernier exercice (d'avril à avril), et est amenée ainsi à dresser un excellent tableau statistique des théâtres de France. Nous avons ce document sous la main, et nous allons en extraire quelques données qui peuvent amuser la curiosité du public.

Nous ne nous livrerons pas à des citations pures et simples; nous ferons jouer les quatre règles à travers les chiffres que nous avons à notre disposition, afin d'en obtenir des résultats plus saisissants à l'œil du lecteur.

Il est vrai que si, en ce qui concerne Paris, nous n'avons à porter notre attention que sur les seuls théâtres lyriques, il faut que, d'autre part, nos opérations portent sur *tous* les théâtres de province, car le répertoire y est le plus souvent très-bigarré, et il n'en est guère qui ne touchent à la musique, au moins par la représentation de quelques opérettes.

Une première remarque à faire, c'est que jamais le peuple français n'a donné autant d'argent aux théâtres que depuis le jour où, en faisant son compte, il s'est trouvé cinq milliards de moins dans la poche. Ce serait à croire que nos défaites de 1870 ne sont que de simples accidents de champ de bataille et qu'elles n'ont point touché notre situation de peuple civilisé et prospère.

Ainsi, l'Opéra, qui pendant l'exercice qui vient de s'écouler a pourtant vécu neuf mois dans la salle Ventadour, n'en a pas moins encaissé 1,849,000 fr. en chiffres ronds; et sa recette de l'exercice 1868-69 n'avait été que 1,638,000 fr. (Si nous choisissons volontiers l'année 1868-69 comme terme de comparaison, c'est qu'elle est normale, qu'elle n'a eu à pâtir d'aucune guerre, ni à profiter d'une Exposition universelle).

Du reste, le total des droits perçus par les auteurs dans l'année qui vient de finir, est supérieur de 440,567 fr. à celui de l'année 1868-69, et il n'est que d'une quarantaine de mille francs inférieur à celui de l'année exceptionnelle de l'Exposition.

Exercice	Droits
1867-68	2,344,745 fr.
1868-69	1,863,949
1874-75	2,304,516

Cette dernière somme se divise ainsi :

Paris	1,652,014 fr.
Banlieue	68,547
Départements et Colonies	488,631
Etranger	64,198
Cafés-concerts	31,136

La centralisation de la France théâtrale à Paris est, comme on peut le voir, un fait incontestable, et que le tableau ci-dessus accuse dans une proportion inattendue. Du reste, dans le résumé des droits perçus pendant les dix dernières années, on voit Paris représenté par treize millions, contre quatre que donnent la province, les colonies et l'étranger.

Les théâtres sont ainsi répartis sur le territoire français.

Paris (intra-muros)	37
» (extra-muros)	13
» (Cafés-concerts)	31
Départements et Colonies	461

542 théâtres.

Les départements qui possèdent le plus de théâtres sont naturellement ceux où l'industrie est très-active et où la population est la plus dense. Soit :

Seine-et-Oise	16	théâtres.
Seine-Inférieure	13	—
Gironde	13	—
Rhône	13	—
Bouches-du-Rhône	12	—
Nord	12	—

Et si l'on considère le tableau des droits d'auteur donnés par les quatre-vingt-six départements pendant l'année, on trouve au premier rang la Gironde, portée pour une somme de 60,970 fr., et au bas de la liste, la Corse, qui, dans douze mois, n'a donné que 3 fr.

Maintenant, quelques renseignements sur le nombre des théâtres dans les grandes villes, en le comparant au chiffre de la population :

Angers	4	théâtres, soit un par	13,750	habitants.
Toulouse	7	—	15,857	—
Bordeaux	11	—	16,909	—
Nantes	5	—	22,444	—
Lyon	13	—	23,078	—
Rouen	3	—	30,600	—
Marseille	9	—	32,777	—
Lille	4	—	37,500	—

Tels sont les points les plus importants à noter dans le compte rendu financier de la Société des auteurs.

Ce relevé était peut-être utile à faire. Mais le morceau, quoique nourrissant, vous aura sans doute paru de difficile digestion.

Pas tant qu'à nous, assurément... D'ailleurs, c'est fait, et nous en voilà tous débarrassés!

ALBERT DE LASALLE.

M. JACQUEMIN

Un ami du malheureux enseigne de vaisseau Jacquemin nous envoie quelques notes biographiques sur ce jeune et brave officier de marine. Nous les reproduisons comme un dernier hommage rendu à celui qui est mort victime de son ardeur pour la science :

« M. l'enseigne de vaisseau Jacquemin (Marie-Joseph-Léon), né le 5 avril 1848, à Bayonne, appartenait à une famille respectable et nombreuse. Dès son enfance, il manifestait un goût marqué pour les fortes émotions; sa volonté était de fer. La carrière de la marine devait convenir à cet esprit entreprenant. Il résolut d'y entrer. Lui-même se plaisait à raconter plus tard que, pour se bien convaincre de sa vocation, il essaya d'un voyage en mer entre le Havre et Bayonne. Il ne pouvait mieux choisir : la mer était fort grosse; il en ressentit de si violentes douleurs, qu'il s'évanouit à plusieurs reprises et en cracha jusqu'au sang. Rien n'ébranla sa fermeté. Quelques jours plus tard, il entra à l'École navale, le premier de la promotion. Dire combien son caractère heureux, ses manières obligeantes, la vivacité et la sûreté de son esprit lui attirèrent de sympathie serait trop long à entreprendre.

Des actes répétés et peu communs de dévouement, sa belle conduite pendant la guerre 1870-1871 et des blessures, dont une fort grave à la bataille de Saint-Quentin, lui valurent successivement la médaille de sauvetage de 1^{re} classe et la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Il poursuivit avec confiance dans l'avenir une car-

rière déjà si brillante dans les débuts et travaillait aux expériences d'un boulet-torpille dont il était l'inventeur, quand l'explosion soudaine de ses engins, à l'École de pyrotechnie de Toulon, vint jeter la consternation dans toute la ville.

On sait qu'il préparait, dans un atelier, avec deux aides, un système d'inflammation particulier, et qu'au moment où l'opération terminée il se disposait à faire approcher les nombreux officiers, venus pour assister à ses essais, une détonation épouvantable se fit entendre; la toiture de l'atelier fut projetée en l'air en mille pièces. Lorsqu'on put y pénétrer, on n'y trouva plus des trois victimes que des lambeaux de chair. On ne peut faire que des conjectures sur la cause de l'explosion.

Le lendemain, les restes de M. Jacquemin et ceux de ses deux malheureux compagnons, étaient conduits au cimetière, au milieu d'une foule sympathique et recueillie. Là, le contre-amiral Lagé, et le capitaine Vidal, commandant de l'avis *le Cassard*, sur lequel M. Jacquemin était employé depuis longtemps, se sont faits tous deux l'écho de l'émotion et des regrets unanimes causés par ce sinistre imprévu. — M. V.

Touristes et voyageurs! habitants des plages! baigneurs! vous tous enfin qui allez vous exposer aux ardeurs dévorantes d'un soleil brûlant, aux intempéries des saisons, aux vents, à la poussière... ne partez pas sans emporter avec vous le *Rowland's kalydor*.

Cette préparation exquise est la plus rafraîchissante que l'on puisse désirer. Grâce à son application, rougeurs, plaques jaunes, boutons et taches de toute sorte, disparaissent comme par miracle.

Ce produit merveilleux est en vente chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France.

Jardin d'Acclimatation — Bois de Boulogne

Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

Patte de velours! Fraises au champagne, Lèvres de feu, Cuir de Russie, Pozza, valse de Jules Klein, font fureur.

GOUPIL ET C^{ie}, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,
rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1875

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

DIX-SEPTIÈME LIVRAISON.

E. Bayard : *Le Lendemain de Waterloo*. — G. Becker : *Respha*. — M. de Garay : *Le Petit chien*. — T. Gide : *Une confidence indiscret*. — P.-A. Huas : *Rosette*. — R. Julian : *Mon zèle, Seigneur, ne s'est-il pas trompé?* — L.-E. Lambert : *L'Ennemi*. — M^{lle} J. Mikulska : *Le Repos*. — E. Fremiet : *Homme de l'âge de la pierre* (st. br.). — H. Lemaire : *République française* (buste plâtre).

DIX-HUITIÈME LIVRAISON.

M^{me} M. Anselma : *Jeune Arabe*. — J.-L. Brown : *Chambre de faux saulniers*. — A.-A. de Celner : *La Foi*. — C. Landelle : *L'Ange de la pureté*. — J.-A. Mazerolle : *Vulcan donne à Vénus les armes qu'il a forgées pour Enée* (pann. décor.). — L. Pliou : *Jeux de l'Amour*. — M^{lle} C. Tompkins : *Un début artistique*. — J. Verhas : *« Choisis »*. — R. Wylie : *Colporteur*. — P. d'Epinay : *L'Enfant spartiate* (statue bronze).

MODE DE PUBLICATION :

(Deux éditions de formats différents seront publiées simultanément.)

1^o ÉDITION GRAND IN-FOLIO, publiée par planches séparées, au prix de 6 ou de 10 fr. la planche.
2^o ÉDITION PETIT IN-FOLIO, publiée par livraisons de 10 planches, au prix de 10 fr. la livraison.

Pour remplacer la flanelle, employer le **NATTÉ HYGIÉNIQUE**
Chez Daniel, chemisier, 38, boulevard des Italiens.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix : 1 fr. 60. *Cahan*, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

EAU DE ZENOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX SEGUIN, 3, r. Hu-guerie, Bordeaux. Paris : THOREL, 17, r. de Buci, FAY, 9, r. de la Paix.

PÂTE EPILATOIRE perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}. PARIS.

M. LOUIS ERNEST, dentiste américain. 1^{er} prix Médaille d'or. Pose dents et dentiers sans crochets ni re-sorts par un système perfectionné, inconnu en Europe.
24, CH. USSEY-D'ANTIN, PARIS.

SOURCE **MORNY** CHATEAUNEUF
Eaux de table et de régime par excellence.
Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber.

EAU GAULOISE à base de GLYCÉRINE et d'ARNICA, pour l'Hygiène et la Régénération des CHEVEUX et de la BARBE, Paris, 4, rue de Provence.

SACHET SYMPATHIQUE préserve le linge et la fourrure des vers qui les attaquent. Il parfume meubles, mouchoirs, etc. Expédier 1/3 fr. en t.-poste. Rafin, p^r, b. s. g. d. g., pass. Verdeau, 27.
SAVON DE NEIGE produit sympathique pour blanchir et velouter la peau. 2 francs franco.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte
RUE DU QUATRE SEPTEMBRE, 18, PARIS



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.

Voulez-vous être toujours **JÉUNE ET BELLE**

Employez la **Veloutine Viard** * perfectionnée
Sans altérer la peau, elle donne au teint éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse.
3 fr. 50 — 6 fr. et 10 fr. la boîte

2, place du Palais-Royal et dans les bonnes maisons
Maison à Londres, 72, Brompton Road S. W.
Bruxelles, M^{on} Grévisse, 21, Montagne-de-la-Cour.



Guérison instantanée par l'emploi d^s limes chimiques américaines de Mour-thé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 2, place du Palais-Royal.

LE **MONITEUR DE L'ÉPARGNE**

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE

On s'abonne chez MM. V. DESFOSSÉS et C^{ie}

AUX BUREAUX DU

COURS QUOTIDIEN DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paris — 31, place de la Bourse, 31 — Paris

ABONNEMENTS

Paris..... Un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.
Départements Un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.
Envoi d'un numéro sur demande affranchie.

Pour éviter **L'HUMIDITÉ DES CONSTRUCTIONS**

BRIQUES IMPERMÉABLES INJECTÉES
Brevetées s. g. d. g.
BRIQUES DE VAUGIRARD ET DE BOURGOGNE
1^{re} marque

CESSION DE LICENCES
Ch. SEBILLE, 6, quai de Billy
PARIS

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et C^o, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.



BOULOGNE-SUR-SEINE. — Grand concours d'orphéons du 25 juillet. — Le défilé, la répétition, le vainqueur, la distribution — (D'après nature, par M. Vierge.)

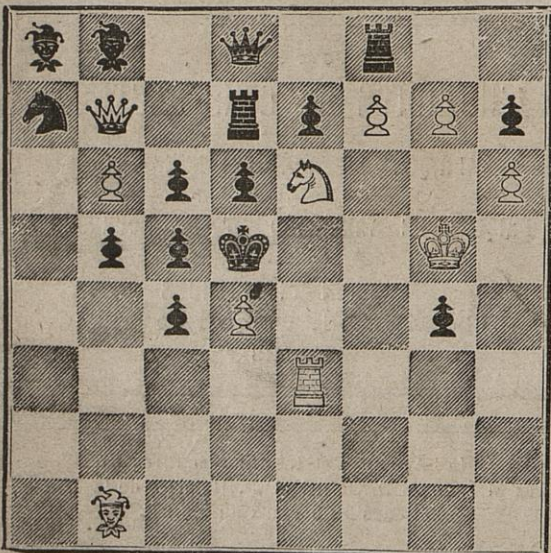
ÉCHECS

Solutions justes du problème n° 565 : MM. L. de Croze; un amateur de Limoges; Maurice Abrahams; Kassioth.

Autres solutions justes du problème n° 566 : MM. Misselieux; le grand café Serin, à Angers; le café Central, à Péronne; le cercle de Lavoulte-sur-Rhône.

PROBLÈME N° 569

COMPOSÉ PAR M. PRADIGNAT



Les Blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 567.

- | | |
|-------------------------|-------------------|
| 1. C 4 D | 1. C pr. C (Var.) |
| 2. D 6 F, échec | 2. F pr. D (1) |
| 3. T 3 R, échec et mat. | |



M. JACQUEMIN, enseigne de vaisseau, victime de l'explosion de Toulon. — (Phot. C. Klary.)

- (1)
3. D pr. C, échec et mat. 2. R 5 R

- (A)
1. F pr. T
2. R 5 R
3. D 3 F, échec et mat.

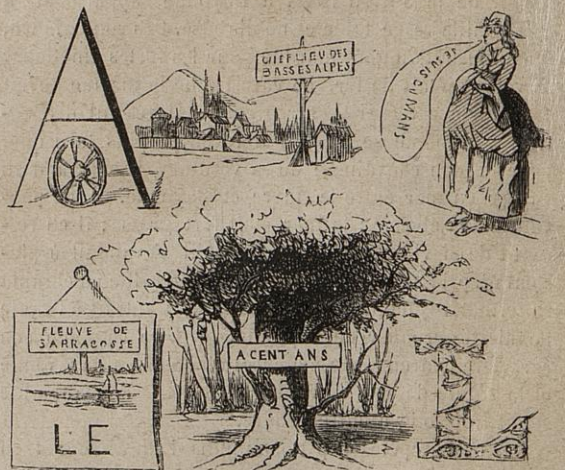
(B)

1. F 6 R
2. R 5 R
2. C 6 F, échec
3. C 6 FR, échec et mat.
Etc., etc.

Solutions justes : MM. Misselieux; Pradignat; Kassioth; L. de Croze; le grand café Serin, à Angers; un amateur, à Limoges; le cercle de Lavoulte-sur-Rhône; le café Central, à Péronne; l'imprimerie Lamy; Em. Trau; A. Lambert; le cercle des Échecs de l'Isle-sur-le-Doubs; Ab. Josillon; P. D. C.; P. André; le café Cauvel, à Coglolin; Quéval.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Que de ravages a causés l'inondation de la Garonne à Toulouse.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.